

LES JUGEMENTS
LITTÉRAIRES de MICHELET

DANS

l'HISTOIRE de FRANCE

ET DANS

“HISTOIRE et PHILOSOPHIE”

“We cannot look, however
imperfectly, upon a great man
without gaining something by
him.”

CARLYLE.

THÈSE

pour le Doctorat d'Université

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

par

H. SCHNURER

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION

71, RUE DE RENNES, 71

—
1923

LES JUGEMENTS
LITTÉRAIRES de MICHELET
DANS
l'HISTOIRE de FRANCE
ET DANS
« *HISTOIRE et PHILOSOPHIE* »

LES JUGEMENTS
LITTÉRAIRES de MICHELET

DANS

l'HISTOIRE de FRANCE

ET DANS

“HISTOIRE et PHILOSOPHIE”

“We cannot look, however
imperfectly, upon a great man
without gaining something by
him.”

CARLYLE.

THÈSE

pour le Doctorat d'Université

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

par

H. SCHNURER

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION

71, RUE DE RENNES, 71

—
1923

INTRODUCTION

Platon (il faut bien commencer avec Platon) se défait des poètes, car dans un monde d'imitations et de répliques, ils ne nous donnent qu'une émanation des phénomènes, une ombre d'ombres; ils sont reculés à deux degrés des grandes vérités. La race prolifique des critiques n'était pas encore née quand la *République* fut écrite. Qu'en aurait-il dit? Et l'imagination est impuissante à se représenter ce qu'il aurait dit de la critique d'une critique.

Mais on peut envisager la chose autrement que Platon. — Critiquer, c'est juger, et partout où il y a jugement, il y a contact avec le réel. C'est pourquoi, qu'ils soient biographiques, ou simplement autobiographiques, les jugements littéraires de Michelet, par exemple, nous révéleront des choses très vivantes.

Pourtant, même si cette étude est considérée comme une tentative pour saisir l'esprit de Michelet en suivant une piste particulière, même si notre terrain n'est plus l'extérieur décoloré de sa personnalité, cela n'est pas dire que nous en ayons fini avec les difficultés pratiques de cet examen. Au contraire. Il ne s'agit pas, en effet, de trouver tous les fils blancs ou noirs ou rouges dans une étoffe bariolée; les jugements littéraires de Michelet n'offrent jamais ce détachement, cette indépendance. Ils sont unis organiquement avec les autres idées. Ils subiront donc les changements et les tournures complexes de celles-ci. Souvent cette dépendance les éclairera d'un nouveau jour; souvent aussi, ils prendront les formes grotesques, énormes ou ternes des objets dans l'ombre.

La plus grande difficulté est la complexité des opinions mo-

rales, politiques et historiques dont relèvent ces critiques (1). Il y a le Michelet doctrinaire, systématique, métaphysicien tourmenté, avide de rapprochements étranges : c'est le raisonneur qui exalte la prose et nous donne ces passages curieux d'*Histoire et Philosophie*.

Il y a aussi l'homme qui, par défiance, peut-être, de ses schémas, par réaction, écrit : « Métaphysique, l'art de s'égarer avec méthode » (2). Il cherche avec acharnement la simplicité. Et il nous donne une doctrine de la pensée simple qui fait l'intérêt profond de livres tels que *Le Peuple* et *L'Etudiant*.

C'est un patriote fervent et pieux. Ses émotions et ses amours sont contagieuses. Mais il s'y mêle souvent une espèce de passion farouche, et de l'hostilité pour tout ce qui n'est pas de son pays. C'est comme la mère qui adore son enfant au point de ne rien voir de louable chez les enfants des autres mères. Il est chauvin alors, c'est le seul mot qu'on puisse lui appliquer (3). Cela ne devrait pas nous occuper ici, sinon pour admirer en passant la sombre beauté des passages les plus sauvages mêmes : il nous faut sentir ces frissons contre lesquels on ne peut se roidir, pour nous dédommager des stupéfiants jugements qu'il porte contre la littérature anglaise. Il faut se rappeler qu'il ne hait qu'à force d'aimer — et passer outre.

Mais cette étroitesse chez Michelet est contre-balançée, et contredite, comme presque tous ses sentiments, dans les autres parties de son œuvre enchevêtrée. Il y a le Michelet d'après quarante-huit, plus large, plus prodigue de son affection. Et ses livres s'en ressentiront.

(1) *Rev.*, t. VII : « Ce haut mystère de la nature : le grand nombre d'enveloppes dont l'âme humaine est compliquée, lesquelles entrant l'une dans l'autre, l'empêchent de se voir elle-même. »

(2) Comparez p. 93, t. VI, *Histoire de France* : « accorder le mysticisme et la raison, délirer avec méthode ». L'antithèse chez Michelet mérite l'attention.

(3) « Enfants, enfants, je vous le dis : montez sur une montagne, pourvu qu'elle soit assez haute ; regardez aux quatre vents, vous ne verrez qu'ennemis... — Français de toute condition, de toute classe et de tout parti, vous n'avez sur cette terre qu'un ami sûr, c'est la France. » *Le Peuple*. Introduction XXXIV et XXXV. Les exemples pourraient être multipliés.

Il y a surtout le délicieux artiste qui laisse son empreinte partout, qui transfigure les êtres et les choses avec son verbe magique. L'art de Michelet s'interpose entre nous et le sujet traité. Les pires inconséquences sont ainsi compensées si elles ne sont pas oubliées. Parmi les multiples âmes qui compliquent cet homme gigantesque, nulle n'est plus importante, plus riche que son âme d'artiste. Dans une lettre à Noël, Michelet dit : « Alfred et vous, vous êtes toujours trompés sur mon compte en voyant en moi autre chose qu'un artiste.

« L'art m'enduit comme une couche de vernis, de sorte que tout ce qui m'arrive, en bien, en mal, m'entre comme l'eau-forte dans une gravure, et mord juste pour une œuvre d'art. » (Noël, *Michelet et ses enfants*, page 230.)

Bref, on n'est jamais très sûr de l'avoir bien saisi. C'est un individualiste qui adore la masse anonyme, c'est un peintre qui réduit tout en images physiques (Voir, là-dessus, les pages d'Albert Sorel, *Introduction, Histoire et Philosophie*), et qui s'empresse tout aussitôt de volatiliser le concret; c'est un poète et un pacifiste qui écrira cependant des pages pleines de fièvre guerrière, pointues et luisantes comme des baïonnettes; c'est un religieux qui attaque la religion; c'est un enfant de Paris (1) qui décrit adorablement la ville et l'habitant, et qui néanmoins dira que le paysan est la meilleure partie de la France (2), c'est un orateur (c'est notre chance, à nous qui pouvons le lire) qui recule devant la rhétorique quand il la rencontre ailleurs — Il déborde les cadres qu'on lui a faits, et ce n'est ni par manque de mémoire ou de sincérité, ni par absence de sens critique. C'est tout simplement qu'il regarde avec attention, avec intensité. Le phénomène d'attention comporte la limitation, et en particulier celle de l'espace; vouloir embrasser du regard un angle trop considérable c'est brouiller et affaiblir les objets que nous

(1) « Le tout? est-ce seulement la France ? Ne le croyez pas. Paris c'est le monde. » *Rev.*, VI, 402.

(2) *Peuple*, 20.

voyons. Michelet procédera donc successivement et approfondira chaque chose quand il l'aura sous les yeux. Ce qui n'est pas pour diminuer la difficulté de démêler ses critiques qui s'emprennent des idées environnantes, mais c'est ce qui va nous donner des apostrophes, des cris d'un intérêt vif.

Et ceci nous amène naturellement au troisième problème, celui de proportion, de suppression. Il est évident que si beaucoup de critiques passionnées gagnent en vie, d'autres seront monstrueuses. Quand on écrit tant de livres, on ne peut s'empêcher d'écrire des choses banales et ridicules (1). Être homme, c'est être ridicule, être grand homme c'est savoir se le faire pardonner. Donc, il faut choisir, et cela autant que la *refonte* de ses idées littéraires, leur compression dans un moule autre que celui d'origine, feront obstacle à l'exposition exacte.

Nous pourrions dire comme il dit dans sa propre thèse de doctorat :

« J'aimerais encore qu'il naquît dans un siècle où il n'y eût plus de patrie; il porterait plus d'impartialité dans ses jugements » (2).

Nous pourrions le dire, mais nous aurions tort. Voici ce que nous pourrions citer avec raison pour ce qui nous occupe : « Un livre n'est que la préparation d'un autre livre. » — L'histoire de la critique romantique est un sujet fertile : espérons que lorsqu'une nouvelle synthèse sera faite des matériaux accumulés, cette étude contribuera à la rendre plus complète.

Un mot de l'idée maîtresse de cette petite étude : Je suis convaincu que Michelet comprend les hommes qu'il étudie dans la proportion où ceux-ci lui ressemblent. Cela est plus ou moins vrai de beaucoup de critiques; cependant Michelet est un cas si extrême qu'il pourra servir à merveille pour illustrer les avantages, la vigueur et la beauté d'une extrême partialité.

(1) Dans la première conférence de l'*Etudiant*, il s'exclame tristement : « J'ai produit trop, beaucoup trop. »

(2) Il est curieux de constater qu'elle était sur un sujet très voisin à celui-ci, *Examen de la Vie des Hommes illustres de Plutarque*. Elle n'a qu'une trentaine de pages en longueur ! La thèse en latin sur Locke, n'a pas été retrouvée.

CHAPITRE I

LA FORMATION DU GOUT LITTÉRAIRE DE MICHELET

« Je m'enfonçai dans mes livres, mes amis de tous les temps, et mes consolateurs. »

(*Jeunesse*, p. 273.)

La plus grande partie des jugements littéraires dont il est question dans cette thèse ont été écrits par Michelet dans la dernière période de sa vie. Certes, Michelet n'avait pas essentiellement changé. Mais ses idées, ses prédilections et ses haines subissaient, à un degré très marqué, l'influence de tout ce qu'il avait écrit. On dirait que les êtres de notre création semblent nous en vouloir de leur avoir donné une nature et une constitution qui n'étaient pas de leur choix; à leur tour, ils réagissent sur nous et limitent nos possibilités autant qu'il est en leur pouvoir de le faire. Une action a-t-elle été accomplie, une formule a-t-elle été construite, il y a beaucoup de chances pour qu'elle soit répétée : c'est pour cela que les auteurs ont un nombre limité d'idées, d'expressions et de tendances, c'est pour cela que le Michelet de l'histoire moderne est différent du jeune homme. Il est vrai que même lorsqu'il a subi l'attrait de deux ou trois idées, Michelet est encore plein d'imprévu. Mais sans aucun doute ses propres œuvres tenaient maintenant notre homme sous leur dépendance. Par le *Peuple*, par son cours au Collège de France, par sa *Révolution*, son esprit s'était, en un sens, rétréci.

Un cas du même genre, mais plus exagéré, c'est le Rous-

seau du discours sur les sciences et les arts. Mais ni Rousseau, ni Michelet ne se laisseront subjugué tout à fait. Ils retrouveront l'occasion de verser les impressions et les pensées qui bouillonnent en eux dans les limites mêmes qu'il se sont imposées. C'est la seule explication possible de la contradiction qui semble exister entre la variété des sujets traités par Michelet, et le tournoiement de ces idées autour de deux ou trois pôles d'attraction. Michelet trouvera donc une certaine liberté là où d'autres seront entièrement étouffés, mais il lui faudra entrer dans le moule, quitte à l'élargir par son génie. Le véritable goût littéraire de Michelet peut être retrouvé même dans les tomes de l'histoire moderne, mais à condition de tenir compte de tout ceci.

A part ce changement de nature générale, Michelet a été influencé par d'autres causes plus particulières. Jules Levallois, dans le portrait qu'il a tracé de Michelet (il l'avait rencontré pendant la période du Collège de France), nous parle de l'effet du contact de Michelet avec le public. Le désir de simplicité extrême dans le parler et dans le maintien est toujours présent dans l'homme; mais, malgré lui, Michelet « est d'une solennité un peu attristée ». Sa phrase est lente et claire (elle l'a toujours été), mais, en outre, elle est maintenant cadencée, chantée en quelque sorte. Désormais, ce solitaire aura toujours le public devant lui, qu'il en soit conscient ou non. Sa santé est pour quelque chose aussi dans le changement de sa phrase : une poitrine faible l'oblige à la scander. Il ne faut pas donner trop d'importance aux influences physiques. Cependant, elles agissent sur ses derniers écrits; l'effet de la parole quotidienne sur le style et même sur le fond de son œuvre est apparent. (Chez Michelet, les deux choses, fond et style, ne font souvent qu'une). Par conséquent, les derniers écrits de Michelet sont les plus *oratoires*, ceci dit sans aucune intention péjorative.

Une troisième influence, qui a changé et souvent faussé les goûts de Michelet, est celle de sa seconde femme. « Non seule-

ment, dit Elie Faure dans *Les Constructeurs*, elle veut l'intéresser aux pleurnicheries de son enfance, mais elle le pénètre jusqu'en sa substance d'artiste, mêle de l'eau tiède à son sang...» Nul doute que beaucoup de ces choses un peu banales, sentimentales, regrettables chez un homme de tant de génie, ne soient en grande partie l'œuvre directe ou indirecte de sa femme. D'autre part, nous lui devons peut-être quelque chose. Michelet l'aimait beaucoup. Elle a pu l'inspirer, le rajeunir. Il est certain qu'après le mariage de Michelet, la nature, qui avait toujours exercé sur lui une forte attirance, prit dans son œuvre une proportion grandiose. Sa femme aimait beaucoup la botanique, et nous voyons ainsi comment elle a pu accroître le champ d'activité de son mari. Cependant, elle a trop accentué sa sensibilité féminine et l'a souvent transformée en sensiblerie.

Où trouver le goût propre à Michelet, un goût qui ne soit pas encore chargé de principes tyranniques, un goût dont la forme et le fond ne soient pas altérés par des habitudes oratoires et par une limitation toute physique, un goût libéré de l'influence d'une femme inférieure à son génie? Il semble que ce soit dans le *Journal* de Michelet qu'une telle question doive trouver sa meilleure réponse. Là encore, comme l'a démontré M. Lanson dans son article sur la formation de la méthode historique de Michelet (1), sa femme a jeté un certain trouble en plaçant dans l'année 1821 des choses qui ne pouvaient dater d'avant 1825. Cependant, nous y remarquerons un Michelet jeune, plein de passion, de confusion et de possibilités, d'une franchise superbe, soucieux surtout de trouver son chemin, et notant tout ce qui peut s'y rapporter.

(1) Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, 1905.

Sainte-Beuve, critiquant *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, et ne connaissant peut-être pas toutes les circonstances de la vie de Michelet qui nous sont familières aujourd'hui, est surpris de voir dans ce volume l'antipathie de Michelet pour les classiques français du *xvii^e* siècle — antipathie toute politique, comme on le verra dans le chapitre qui discutera ces jugements. Sainte-Beuve, l'homme des distinctions et des nuances, a quelque difficulté à saisir cette nature houleuse, qui dans ses emportements oublie parfois toute idée de gradation et de compromis. Comment peut-on trouver que le grand siècle soit surtout fade, faible et ennuyeux ? Sainte-Beuve tire une conclusion de cet égarement, c'est que Michelet n'est pas un classique, ne goûte pas les classiques. « Michelet, dit-il, n'est pas un homme d'antiquité. » Et la raison, croit Sainte-Beuve, c'est que la pauvreté, la lutte acharnée contre les difficultés matérielles, la préoccupation constante de se faire une situation, l'ont détourné du chemin classique. « Ce fils de ses œuvres n'a jamais goûté dans son enfance les douceurs d'une éducation facile et ornée de grâces. »

Ce raisonnement n'est pas toujours valable. Ici Sainte-Beuve est tout à fait dans l'erreur. Les éducations faciles ne sont pas toujours ornées de grâce. Si la mollesse est un ornement, Sainte-Beuve a raison. En tout cas, ce ne sont pas ceux qui ont eu accès aux grandes œuvres d'art le plus facilement qui en ont tiré le plus de profit ou même de plaisir.

Michelet a vu de très bonne heure la valeur des classiques latins et grecs. Il les a abordés sous la forme de devoirs d'école; mais c'est une expérience commune que cette emprise lente, graduelle des livres de classe. On ne comprend pas toujours la grandeur et la beauté de ce qu'on lit, de ce qu'on copie, mais quand on s'y attend le moins, les richesses de ces ouvrages surgissent et nous donnent le sentiment d'une découverte soudaine. Tôt ou tard, ceux qui aiment les livres éprouvent cette joie et ne manquent pas de se reprocher leur insensibilité, où

ils étaient, jusqu'au jour où les écailles leur sont tombées des yeux. Cela n'a pu être autrement avec Michelet. Les livres et le travail d'école ont toujours été son refuge contre les injustices du sort, contre la méchanceté de ses camarades. Mal habillé, chétif, timide, se sentant autre que ses voisins et désirant ardemment d'être à la tête de sa classe, il vit avec ses classiques. On lui demande de faire tel travail, il revient avec le double. Le grec lui coûte des peines inouïes, mais il s'y perfectionne au point de reconnaître, plus tard, un passage classique au moindre indice — même quand il a devant lui une mauvaise écriture d'écolier négligent.

De plus en plus, il trouve dans ses classiques son appui, et souvent il en tire l'aide la plus imprévue. Ainsi, étant présent à la fête du collège Charlemagne, il se sent d'abord gêné parce qu'il a endossé le complet de son père pour l'occasion. Bientôt il se ressaisit et « crache du Virgile à tort et à travers » avec la superbe assurance de l'adolescent instruit... Une autre fois, il se trouve seul, par un jour de pluie, dans un coin des Ardennes. On le surprend à se réciter une ode d'Horace à haute voix. Virgile et Horace ne le quittent plus. Il a la fièvre et, pour se remettre, il traduit des vers de La Fontaine en latin; plus tard, il traduit, de même, des vers de J.-B. Rousseau. Il faut vraiment aimer les classiques pour faire des vers latins après les jours de collège.

Le premier argent qu'il gagne, nous raconte Eugène Noël dans son *Michelet et ses enfants*, lui vint d'une traduction des citations grecques et latines dans les *Essais de Montaigne*. C'est là aussi son premier travail imprimé, car il le fit pour un libraire. (On ne peut pas compter comme « travail imprimé » les devises pour les bonbons de confiseurs et les vers de mirliton qu'il portait au *Fidèle Berger*.)

On comprend bien que lorsqu'il se dit né de Virgile et de Vico, il est en grande partie dans le vrai. (Je dis « en grande partie » parce que M. Lanson nous a convaincus que Michelet

s'est exagéré la dette qu'il croyait devoir à Vico. Voir l'article cité, page 8.) Voilà pourquoi Michelet est capable d'écrire un paragraphe adorable comme celui-ci :

« Saint Virgile, priez pour moi ! Moi-même j'avais ce mot au cœur, bien avant de savoir qu'un autre avait parlé ainsi au xvi^e siècle. Et qui, plus que moi, a le droit de le dire, moi, élevé sur vos genoux, qui n'eus si longtemps nul autre aliment que l'antiquité adoucie par vous; moi qui vécus de votre lait avant de boire dans Homère le vin, le sang et la vie. Mes heures de mélancolie, jeune, je les passai près de vous; vieux, quand les pensées tristes viennent, d'eux-mêmes, ces rythmes aimés chantent encore à mon oreille; la voix de la douce sibylle suffit pour éloigner de moi le noir essaim des mauvais songes. »

Il l'a toujours appelé « saint » et l'épithète n'est pas sans justesse dans le cas de Michelet. Car les batailles qu'il avait à livrer au monde extérieur n'étaient que peu de chose à côté des combats douloureux qui le déchiraient intérieurement. D'une nature prodigieusement sensible, il était blessé là où d'autres ne sont qu'égratignés. L'amour le préoccupait, le dévorait. C'est sa gloire impérissable que, rongé comme il était par des passions puissantes, il n'ait pas sombré. Il a détourné ces forces impétueuses de leur chemin de destruction, il les a enchaînées à un but utile. Il a su regagner sa dignité, il a su se rattacher aux intérêts généraux. Dans tout cela, Virgile est pour beaucoup.

« (Ma philosophie) est singulièrement relevée. Elle me conseille, à l'exemple du grand saint que j'honore, de ne plus me retrancher dans un isolement égoïste, mais de prendre une âme généreuse et de l'occuper des maux de l'humanité. Que sont les miens, mes chagrins individuels, si je les compare ? Des piqûres irritantes, peut-être, mais enfin de simples piqûres. Résignons-nous; acceptons d'un cœur viril la destinée qui nous est faite; disons-nous chaque matin, pour nous fortifier, que le devoir seul importe et que tout le reste n'est rien. »

Voilà déjà en son germe le désintéressement sublime et la

note toute personnelle, passionnée, palpitante du *Peuple*. Mais Michelet ne se borne pas à Virgile et à Horace. Presque tous les anciens y passent. Sophocle le « subjugué ». Il lit les autres tragiques, mais il y prend moins de goût. *Phédon* l'attendrit jusqu'aux larmes. Il se familiarise avec Xénophon, avec Thucydide. Nous ne cataloguerons pas tout. Rien de cette lecture ne lui est imposé. Il lit infatigablement. Quand il se rend chez son ami Poincot, il lit dans la rue, tout le long du chemin, du Jardin des Plantes jusqu'à Bicêtre. Mais ce sont surtout les stoïciens qu'il admire. Il y puise des forces pour combattre sa pauvre chair. Jugez-en : il lui fallait se rendre chaque matin à l'institution Briand où il donnait des leçons. La distance était considérable entre le Jardin des Plantes et le Carnavalet, dans les environs duquel se trouvait l'institution. Il lui fallait être là à six heures du matin. Le trajet était souvent très difficile. Un jour, il dut faire la montée de la rue glacée sans souliers, les pieds enveloppés dans sa large cravate. Il était donc forcé de se lever à quatre heures, habitude qu'il garda toute sa vie. Mais on ne se lève pas avec plaisir à quatre heures du matin quand on a vingt-deux ans. « Relisons les stoïciens, et surtout, méditons leurs principes. Je me sens d'une faiblesse d'âme à faire pitié. Pourtant, j'ai fait un progrès que je veux inscrire; cela m'aidera à persévérer : *Je ne grogne plus en me levant.* »

Il tourne dans sa tête toutes les connaissances qu'il a acquises. Il fait des plans innombrables pour sa carrière. Rien n'indique qu'il se spécialisera en histoire plutôt qu'en philosophie, en philologie ou en littérature. En 1818, de pair avec son ami Poret, il entreprend la compilation, la traduction et l'arrangement d'une suite de discours tirée des orateurs grecs et anglais, pour servir d'introduction à un recueil de discours que la *Tribune Française* veut imprimer. Ce travail était déjà fort avancé lorsque les deux jeunes gens en furent dissuadés par Villemain qui avait été le professeur de Michelet. Plus tard, dans la même année, ils ont l'idée de systématiser les écrits des stoïciens et de

les comparer au christianisme. Ce projet avorta aussi, mais ils avaient fait bien du chemin dans son exécution. Michelet fait des rêves plus vastes encore : travaux philologiques, philosophiques. Mais il n'a pas encore abandonné ses classiques, et il est très capable de s'y attacher. Villemain a eu l'occasion de voir les talents de Michelet dans cette direction et il lui conseille de faire une histoire de la littérature grecque en huit ou dix volumes (1824). Michelet considère ce conseil très sérieusement. Le titre l'inquiète, et ses inquiétudes mêmes nous donnent une idée de ce que l'ouvrage achevé aurait pu être. Écoutons-le :

« Faut-il un cadre ?... S'il en faut un, lequel prendre ? Les *Soirées d'Aspasie* ? Ce titre est alarmant, il annonce un livre de boudoir, et d'ailleurs, c'est l'époque d'Anacharsis. Les *Soirées d'Hypathia ou de Julien* ? Mais ceci n'embrasse pas encore toute la littérature grecque. Les *Jardins de Médicis* ? Ce titre fait penser à la littérature italienne. On ne pourrait, d'ailleurs, citer par comparaison plusieurs poètes italiens et ne rien dire des poètes anglais, allemands, etc. Pourquoi d'ailleurs un seul titre ? Il vaut mieux que chaque chapitre ait le sien. A ne prendre qu'un titre général, j'aimerais assez celui-ci : *Les Nuits Antiques*.

« Consultons le *Spectateur*, les *Dialogues de Platon*. Presque partout, il faudrait traduire en abrégé. Il y aurait désordre apparent, mais en dessous, un fil caché ou délié comme celui des *Métamorphoses*. Notons encore quelques sujets : *Comparaison d'Eschyle et de Shakespeare*. — *Homère poète dramatique* (dans les guerres comiques et tragiques). — *Mœurs des Grecs trouvées dans leur langue*. — *Epiménide moderne voyageant en Grèce* (imité de Fergusson). — Les *Soirées d'Aspasie* (extraits de Platon et de Xénophon). — *De la langue grecque dans Plutarque*. (Ses ouvrages sont-ils un centon ? — *Homère errant de ville en ville* (tout ce qu'on sait des rhapsodes; manuscrit grec d'Herculanum avec traduction). — *Du genre romantique chez les Grecs*. — *Dialogue des morts entre Erasme, J. C. Scaliger et*

M. Gail. — *Entre Fénelon et Barthélemy* (contre le voyage d'Anacharsis). *Extraits des cérémonies de Constantin Porphyrogénète*. — *Anne Commène*. — *Des analogies de Marc-Aurèle et Epictète avec l'Evangile*. — *Souper de Julien et de Labiénus*. — *L'Evêque philosophe Synésius à un ami*. — *Jupiter consultatus* (de Julien). — *Homère et Virgile*. — *Poésies sacrées* (de Grégoire de Nazianze), etc., etc.

« Il faudrait dans la préface annoncer l'ouvrage comme d'un ami enthousiaste dont on ne partage pas les opinions. »

Comme on le voit, Michelet ne se soucie pas tant d'être précis, de faire un manuel, que de produire quelque chose de brillant, de merveilleux, d'imprévu, de vivant. Le paradoxe ne serait pas évité; tout serait excusé, venant de la bouche d'un ami enthousiaste ou d'un Anacharsis. L'idée du *xviii^e* siècle sourit à Michelet, de faire souligner les vérités saillantes, sensées et pratiques par une personne ingénue ou tout simplement très jeune.

Des circonstances extérieures au choix de Michelet fixent son attention sur l'histoire et la philosophie : il arrive que le premier emploi que Michelet accepte est celui de professeur d'histoire à Sainte-Barbe. Ces changements de situation ne sauraient être étudiés de trop près. Leur effet sur la quantité et sur la direction du travail de Michelet est énorme. C'est pour cette raison que M. Lanson est amené à déclarer, dans sa forte étude sur les commencements de Michelet : « Ce n'est pas le changement des sympathies de Michelet qui a fait la valeur inégale des diverses parties de l'histoire de France, c'est l'emploi en réalité inégal du document d'archives. On peut croire que sans la nomination de 1831, l'éducation historique de Michelet ne se serait peut-être jamais complétée, et que ce qu'il y a de plus spécialement historique dans son œuvre n'y serait pas. » — Sa nomination au Collège de France a eu l'effet que nous avons indiqué au début du chapitre.

Donc, l'histoire commence à l'absorber. Il lui faut écrire des

manuels pour ses classes. Mais on dirait qu'il quitte ses classiques à regret. Il revient souvent à une idée favorite, de faire un grand ouvrage littéraire, *Etudes Philosophiques des Poètes*, où Virgile, Homère et les tragédiens occuperaient la place importante. Ceci est en 1825. Il veut encore écrire, dans la même année, une *Philosophie de Thucydide* et une *Philosophie d'Eschyle*. Inspiré par le *Gorgias* de Platon, il esquisse un discours, *De l'Art du Style dans ses rapports avec la morale*. Aussi tard qu'en 1827, malgré les sujets de plus en plus nombreux qui demandent tout son temps et toutes ses facultés, malgré l'étude de l'allemand qui, désormais, l'attirera tout particulièrement, il est poussé par l'*Eulyphton* à écrire un livre intitulé *La Lettre et l'Esprit*. La note sur ce projet ne dit que ceci : « On y démontrerait cette vérité paradoxale... » La suite manque.

On conçoit maintenant pourquoi, après ses querelles avec le catholicisme, après son mot amer : « Le monde est mort depuis les Romains », il puisera avec facilité dans cette antiquité qui l'a si longtemps charmé et retenu. Il ne faut pas un grand effort pour se persuader qu'elle possède toutes les vertus qui, selon lui, manquent au christianisme. Nul doute qu'il ait écrit beaucoup de choses peu dignes de sa plume dans la *Bible de l'Humanité*. Mais on ne peut pas nier qu'il ait souvent été particulièrement heureux dans son évocation de ce qu'il y a de gracieux, de paisible, d'harmonieux, de majestueux, d'héroïque dans le monde païen, surtout dans le monde grec. Les faits sont souvent très douteux; l'ensemble n'en paraît pas avec moins de force. Michelet s'est imprégné, par un long et amoureux commerce avec l'antiquité, de l'atmosphère qu'il a su si bien rendre. Ce pouvoir de Michelet est d'ailleurs une des facultés les plus constantes chez lui; même dans les volumes d'histoire de moindre intérêt, cette puissance ne lui a pas manqué. Taine a exprimé le caractère de ce génie.

« Devons-nous croire M. Michelet ? Pour ma part, après expérience faite, je réponds oui; car lorsqu'on étudie les docu-

ments d'une époque qu'il a étudiée, on éprouve une sensation semblable à la sienne, et l'on trouve qu'en définitive, les conclusions de son lyrisme divinatoire sont presque aussi exactes que celle de la patiente analyse et de la lente généralisation. Mais cette vérification n'a d'autorité que pour ceux qui l'ont faite, et dans les points où ils l'ont faite (1)... »

Ajoutons que l'*atmosphère* d'un sujet que traite Michelet nous apparaît comme quelque chose de vrai, même quand nous n'avons pas vérifié les faits par une étude soutenue, même quand les faits sur lesquels s'appuie Michelet semblent faux sans examen. Qu'il y ait coïncidence ou non avec la réalité objective, Michelet sait donner un corps, une âme, une vie à ses créations qui persistent après que les détails en ont été rejetés. Et le secret de tout ceci réside dans un contact intelligent et intense avec l'époque historique qu'il étudie. Les meilleures pages de la *Bible de l'Humanité* résultent d'un tel contact avec l'antiquité classique.

L'influence classique se manifeste puissamment dans le style de Michelet. Des phrases comme celle-ci abondent : « Les Jacobins menaçants, menacés. » Le mot *succès* dans le sens d'issue, d'événement, des mots comme *immiscer*, *édulcorer*, voilà des exemples qu'on pourrait multiplier.

(1) *Essais de Critique et d'Histoire.*

CHAPITRE II

LA FORMATION DU GOUT LITTÉRAIRE DE MICHELET

(Suite.)

A côté des auteurs grecs et latins, Michelet est attiré par la Bible. Il lit la version latine, et ce fait relie, jusqu'à un certain point, ses méditations religieuses aux écrivains qu'il a d'abord connus au collège. D'ailleurs, il ne fait pas comme la plupart des étudiants une séparation infranchissable entre l'école et ce qui est extérieur à l'école.

Il lit Job : « Je tâche de me trouver moins malheureux en portant mes regards sur des misères plus grandes que les miennes. » Il n'a pas toujours de la chance dans ces lectures. Un jour, il prend la Bible sous son bras pour lire en route, et il s'achemine vers le Père-Lachaise, où il va chercher le tombeau d'une petite amie d'enfance. Mais il veut procéder régulièrement, tout lire, et il en est à une de ces interminables énumérations de villes et de tribus. D'habitude, il trouve plus de satisfactions dans la Bible. De sorte qu'il peut répondre avec sincérité à la question d'un de ses professeurs de collège :

« Qui donc a dit qu'il se contenterait pour toute bibliothèque d'une Bible et d'un Plutarque ? »

« Je ne sais, mais celui-là, ce serait moi. »

Souvent il sanctifie ses dimanches en traduisant des parties de l'Evangile. Il ne s'attarde pas, dans son interprétation, aux détails insignifiants. Il en retire le principal, la charité, l'humilité. Il n'est pas bien orthodoxe. Cette phrase significative

jaillit de sa plume : « Je me disais encore : Si même chez les croyants, ce que je ne suis point, à le prendre ainsi, l'inquiétude est au fond de la foi, c'est là un bon tourment qui harmonise l'esprit à la marche du monde. »

Quand il se sent très malheureux, il s'appuie sur l'*Imitation*. On a exagéré la misanthropie du jeune Michelet. En réalité, il cherchait des liens dignes de son amour; c'était une âme tendre, affectueuse, désirant beaucoup se donner, et voulant quelque chose en retour. Mais avec sa délicatesse de perception, il était vite froissé par les vulgarités, par les méchancetés qu'il voyait autour de lui. Et alors, force lui était de se retirer en soi. C'était le moment où l'*Imitation de Jésus-Christ* l'attirait. Il ne faut pas croire qu'il s'y adressât volontiers. •

« Ce livre est fort beau, dit-il, je ne m'en dédis pas, mais il est impossible à goûter si l'on n'est pas très malheureux et complètement isolé. C'est un si parfait détachement que, pour le suivre de l'âme en le lisant, il faudrait rompre tous les liens; il me semble même qu'il faudrait encore une cellule. » (*Mon Journal*, 75.)

Avant d'y être forcé par son histoire, nous ne le voyons guère lire de son propre gré les écrivains français d'avant le xvii^e siècle (Montaigne seul doit être excepté). Mais Michelet se pénètre du xvii^e et du xviii^e siècles. Le premier livre qu'il ait lu fut le dictionnaire de la Fable de Chompré. A sept ans, de compagnie avec son père, il conçoit le projet de faire une tragédie sur la mort de Brutus. Il y eut cinq vers de faits. Le premier vers était :

« Quoi! je verrai périr le plus juste des rois? »

Le petit bonhomme se lève de bonne heure pour se faire des chaussures antiques avec ses jarretières rouges.

Le père encourage Jules dans ces goûts-ci. Jean-François Furcy Michelet était assurément le plus charmant des hommes. D'un optimisme à toute épreuve, léger, insouciant, spirituel, manquant tout à fait de sens pratique, il adore son fils, dont la grosse tête lui semble indiquer le génie. Nourri par les traditions du XVIII^e siècle, il inculque à ce fils les idées du siècle de la Révolution, et surtout ce qui s'était répandu un peu dans toutes les classes de la société : les idées et la terminologie solennelle de Rousseau.

Le père de Michelet veille aux besoins matériels et spirituels de son enfant. Lorsque son fils est trop fatigué pour lire, il l'engage à se coucher, et alors il lui fait la lecture à haute voix. Aussitôt que Jules ferme ses paupières alourdies par la fatigue, il éteint la chandelle et se retire sur la pointe des pieds. Il lui achète des livres, il marchande avec les bouquinistes : cet ancien imprimeur connaît la valeur du mot imprimé et sait qu'il peut servir à l'émancipation du pauvre. Il n'y a rien de plus naturel, de plus spontané dans toute l'œuvre de Michelet que cette ode à la presse qui se trouve dans le chapitre consacré au seizième siècle.

Ainsi, avec l'aide de son père, Michelet vient à connaître les classiques français à un âge où les autres enfants en sont fort éloignés. Boileau devient un de ses compagnons à dix ans (selon *Ma Jeunesse*. Dans la préface du *Journal*, Madame Michelet nous dit qu'il connut Boileau à huit ans. On ne sait que croire, les deux livres étant édités, plus qu'édités, par Madame Michelet. Peut-être a-t-elle cru que Michelet lut Boileau à huit ans parce que cette lecture est notée à l'année 1808. Michelet, né en 1798, avait dix ans à cette époque.) Michelet s'éprend particulièrement... de la satire contre les femmes. D'où la famille conclut qu'il fera un grand poète satirique. Il reviendra très souvent à Boileau; et voilà pourquoi, plus

tard, dans sa vie, quand il condamnera presque totalement la pensée du xvii^e siècle, il adoucira son courroux lorsqu'il arrivera à Boileau. Il l'appellera « l'honnête Boileau ».

Michelet nous dit, en outre, qu'il lisait dans son âge le plus tendre *Robinson Crusoé*, *Les Reines et Régentes de France*, de Dreux de Radier, et quelques « tragédies » qu'il ne spécifie pas. Plus tard, il se met à lire Racine. Ses circonstances sont bien tristes : une pauvreté accablante ; son père est toujours incapable de gagner leur pain ; sa mère est malade et sur le point de mourir. On avait acheté une chèvre pour nourrir la malade. Michelet mène la chèvre au pâturage et lit *Athalie* et *Esther* pour la première fois. Il a seize ans à cette époque. Il est vivement touché par sa lecture. « Le silence et l'ombre me disposaient à entendre ces chants trempés de pleurs. »

Il lit également les *Oraisons funèbres* de Bossuet ; et cela plusieurs fois de suite. Corneille, Molière, sont de ceux qu'il a goûtés beaucoup. Après sa vingtième année, il comble ses lacunes. Il est plus grave maintenant, plus profond, plus impressionnable. *Tartufe*, par exemple, qu'il emporte pour lire dans la rue, l'attriste au point de lui gâter sa promenade. — Mme de Sévigné, La Rochefoucauld (auquel il est flatté de se voir comparer), Pascal, sont parmi les auteurs qu'on trouve dans sa liste de lectures, mais les commentaires manquent. Ce silence est significatif, car Michelet fait autant de place à ses lectures, quand celles-ci l'ont impressionné, qu'aux événements de sa vie.

Mais, plus que les anciens, plus que les écrivains français du xvii^e siècle, il adore le xviii^e. Il ouvre les contes de Voltaire, mais il ne s'y arrête pas. « Voltaire, dit-il, devait être l'ami de ma seconde jeunesse. » — Quand il arrive à Rousseau, il a dix-huit ans. Il lit *l'Emile*, le *Contrat Social*, la *Nouvelle Héloïse*, « trois coups de foudre ». Il va au Jardin des Plantes, se cache dans les coins les moins fréquentés, et se saoule de Jean-Jacques. Il est probable que l'influence de Rousseau sur

lui a surpassé celle de tout autre écrivain. Rousseau lui communique « sa chaleur intense, qui vous brûle au contact »; il rend Michelet encore plus fiévreux qu'avant, si cela est possible. L'adolescent ouvre tout son être, toute sa sensibilité affamée d'expériences, toute sa pensée avide d'aventures, toute son imagination que la routine de la vie opprime et resserre. Il y a des jeunes gens qui, pendant leur croissance, ont toujours besoin de nouveaux vêtements: chez le chétif Michelet, la croissance est de nature plus subtile mais non moins active parce que l'œil ne la voit pas.

Ne croyez pas Michelet lorsqu'il s'acharne sur Rousseau, au commencement du XV^e tome de l'histoire de France. La faute en est à sa politique. Ses vrais sentiments envers Rousseau sont plutôt révélés par Noël, dans *Michelet et ses enfants*. Michelet a cinquante-trois ans. Tous ceux qui l'ont vu vers cette époque témoignent de son maintien digne; plus que jamais il retiendra ses émotions lorsque cela lui est possible — il n'est pas question d'émotions d'ordre général, comme le patriotisme, mais, d'émotions intimes. — Eh bien, voyons ce que dit Noël :

« Il avait pris dans la bibliothèque de Madame Dumesnil le volume des *Confessions*; il l'ouvrit aux « *Rêveries d'un promeneur solitaire* » et se mit à lire, dans la « *Seconde promenade* », l'épisode où Rousseau, sur les hauteurs de Ménilmontant, renversé par un grand chien danois, s'évanouit dans les bras d'un inconnu qui le relève.

« Michelet lisait à ravir, et nous écoutions enchantés cette prose harmonieuse, dite avec une émotion si vraie par un tel lecteur. Tout alla bien jusqu'à l'endroit où le philosophe exprime sa sensation en revenant à la connaissance après cet évanouissement :

« La nuit s'avancait; j'aperçus le ciel, quelques étoiles et « un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment « délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans

« cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de
« ma légère existence tous les objets que j'apercevais... »

« Arrivé à ces mots, la voix du lecteur se brisa, les sanglots l'interrompirent, il ferma le livre... Pas un mot de commentaire ne suivit. L'émotion avait été trop forte. Nous nous regardions, attendris et souriants... »

Plus tard, dans ce même XV^e tome de l'histoire de France, Michelet raille Bernardin de Saint-Pierre. Ce n'est pas là sa pensée tout entière. Il a pleuré trop souvent en lisant *Paul et Virginie* pour être tout à fait lui-même quand il en raille l'auteur.

Dans ses lectures, Michelet s'identifie tour à tour avec les personnages, oublie sa propre personnalité pour endosser celle des caractères fictifs. Voilà pourquoi, dans ses écrits d'imagination, Michelet, tout romantique qu'il est, montre des aptitudes dramatiques d'une puissance extraordinaire. Ce ne sont pas là les défilés pompeux et factices d'un Victor Hugo. Ces êtres que Michelet fait passer devant nos yeux ont une personnalité propre à eux-mêmes, différenciée et indépendante, affranchie du caractère de l'auteur. Le dialogue intervient dans la narration, dialogue saisissant, où chacun parle pour lui-même. La lutte devient si âpre que ces personnes, trop impatientes de parler, n'attendent pas leur tour, n'attendent pas que le narrateur leur ait fait une introduction en règle; elles percent l'air de leurs paroles véhémentes et passionnées. La *Sorcière* présente nombre d'exemples de ce genre — et c'est pour cela que ce livre admirable a paru à certains comme un vaste galimatias.

Les germes de ce talent dramatique sont visibles dans sa façon de lire. « Chaque fois que j'ai commis l'imprudence de mettre la main sur un roman de valeur, il m'a été impossible de m'arrêter en route. Je vais, je vais, haletant, le cœur plein d'angoisse et de crainte. Quel sera le dénouement? Quand j'y arrive, quel qu'il soit, malheureux ou heureux, n'importe, je

suis brisé, rompu. J'ai, à la lettre, vécu mon roman, la destinée de mes héros : Avec eux, j'ai trop aimé, trop souffert. »

Voilà l'esprit dans lequel il lit *Manon Lescaut*. Il nous rappelle ces théâtres populaires où les spectateurs viennent en aide aux héros menacés : « Eh! fais donc attention! Il est derrière toi! là, là! Il va te tuer! » — Lequel des deux spectateurs faut-il préférer, celui qui prend part à l'action, ou celui qui ne peut pas oublier que les bois verts sont en carton, que le héros n'est pas vraiment en péril, que le couteau de l'assassin rentre dans le manche quand on frappe? Michelet franchit les barrières qui obstruent la vue de la plupart des hommes, il voit partout la vie intense et réelle. Ses portraits, ses uniques portraits, surtout ceux qui se trouvent dans sa *Révolution*, sont dérivés de la même puissance dramatique. Qui aurait pu, comme lui, dégager un Robespierre ou un Marat des tableaux que l'on voit dans les musées? Cet animateur d'hommes aurait peut-être fait des drames, s'il n'avait pas été nommé professeur à Sainte-Barbe.

On a dit que Michelet n'est pas un intellectuel, qu'il n'est pas un homme de raison, qu'il est trop peintre, trop ému pour être fort en logique. Barbey d'Aurevilly l'a dit, et M. Charles Maurras après lui. C'est voir partiellement l'auteur du *Peuple*, qui, en étudiant les instincts, n'a jamais dédaigné la raison, quoiqu'il l'ait appelée « la sœur aristocratique de l'instinct ». Les psychologues ont activement creusé l'idée de Michelet, dans ces dernières années ; plus que jamais, la partie submergée de l'iceberg — auquel on a comparé la psychologie — la partie la plus vaste, est étudiée avec ardeur. Mais Michelet n'a pas

été « l'annaliste d'une France décapitée et le philosophe d'une humanité sans cerveau ». (Charles Maurras.) Nous voyons, dans le *Journal* de Michelet, la preuve de l'injustice de cette accusation.

Nous y remarquons une curieuse prédilection pour les mathématiques. Michelet nous dit comment cette étude produit chez lui « le rire de l'esprit ». Il travaille à ses problèmes avec calme; et c'est ce qu'il y cherche. Mais ce qui l'attache à cette science abstraite, c'est le logicien qu'il a toujours été. J'ai peut-être trop accentué son côté émotif pour que la vérité de cette réflexion apparaisse dans toute sa force. On le comprendra mieux, lorsqu'on se rappellera qu'un de ses professeurs de collège lui avait conseillé d'écrire sur les mathématiques.

Ce fait qui, tout d'abord, semble étranger à notre sujet, doit être rattaché au goût de Michelet pour les classiques, et opposé à ses lectures de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre (quoique, même chez ces écrivains, l'esprit logique de Michelet ait trouvé une ample nourriture) : ce qui ressortira de ce rapprochement et de ce contraste, c'est l'universalité de Michelet. Il est vrai que Michelet est l'homme du cœur; mais il est également vrai qu'il est l'homme de la raison. Si l'on refusait à Michelet cette universalité, comment expliquerait-on les passages qui se trouvent à la fin de *Histoire et Philosophie*, et où il est question de la raison en termes si clairs et si fermes? (page 90 et la suite).

Ajoutons encore une observation pour renforcer ce que nous venons de dire. L'aspect des manuscrits de Michelet est certainement un indice important de ses dispositions d'esprit. Ce qui prédomine, dans ses papiers, c'est un ordre admirable. A chaque pas, il décompose, 1, 2, 3, employant les alinéas aussi fréquemment que cela est nécessaire pour faire saillir les éléments particuliers de sa pensée. Il repasse et souligne à l'encre noire ce qui, dans ces divisions mêmes, est plus frappant.

Enfin, il fixe l'ordre définitif en employant l'encre rouge.

Michelet n'est pas de ces auteurs qui écrivent à bride abattue, sans jamais regarder en arrière. C'est un des hommes les plus systématiques du siècle, on peut le dire sans crainte d'exagérer. On demeure stupéfait lorsqu'on considère la masse écrasante d'écrits qu'il a produits, et que l'on voit l'ordre qu'il y a mis. Il rangeait le moindre billet, le moindre brouillon, et ceci sans l'aide d'un secrétaire. Nous ne voulons pas tirer de tout ceci les conclusions qu'en tirerait un expert en écritures, mais le fait est qu'une relation existe entre l'ordre externe, matériel, physique et l'ordre logique.

Son goût pour Montesquieu et l'explication qu'il en donne paraissent maintenant tout naturels. Il dit qu'après Rousseau, ce sont Montesquieu et Tacite qui l'attirent le plus (ceci se trouve à la page 317 de *Ma Jeunesse*. L'a-t-il écrit en 1858 ? en 1821 ? On ne peut pas être sûr. Madame Michelet a intercalé des morceaux de toutes les époques dans *Ma Jeunesse*). Ce qui lui plaît, chez Montesquieu, dit-il, est le rationaliste qui vous entraîne à une conclusion, l'homme aux aperçus, aux synthèses, aux comparaisons brillantes, c'est le cérébral. Michelet se reproche son engouement pour cette tendance d'esprit. Ce que nous voulons souligner ici, c'est le Michelet ignoré par Barbey d'Aurevilly et par M. Maurras, le Michelet qui, s'il était né deux cents ans plus tôt, se serait fait une place durable parmi les contemporains de Descartes.

Voici donc ce qui ressort de cet exposé :

Par le programme qu'il a suivi à l'école, comme par ses lectures spontanées, Michelet acquiert un goût très développé

pour les classiques anciens. Ce penchant est renforcé par ses lectures des auteurs du xvii^e siècle. Son choix de lectures du siècle suivant, et sa façon d'y réagir, révèlent un Michelet passionné et émotif, dont les manifestations, au cours de son œuvre historique, ont trop absorbé certains de ses commentateurs. Les aptitudes de Michelet pour les mathématiques, sa méthode de travail, de même que ce qu'il admirait chez Montesquieu montrent que l'on n'a pas rendu justice aux facultés logiques de Michelet.

Encore une fois (voir l'Introduction), nous sommes amenés par ces faits à constater le danger qu'il y a à enfermer un homme comme Michelet dans une formule. Toute sa vie, il a manifesté le désir de connaître les parties d'un Tout (1) dont l'histoire ne lui semblait qu'un aspect.

En brisant les limites trop étroites du genre, il a rendu service à l'histoire et à la littérature. En diminuant l'importance des batailles, des traités et des rois, en montrant la multiplicité et la complexité des causes agissantes dans l'histoire, il n'a pas relâché son attention pour les documents (dont, malgré ses erreurs, il a fait un emploi intelligent qui a ouvert le chemin à ses successeurs) ; mais il a donné l'importance qui convenait à l'interprétation : à la littérature et à la philosophie. Désormais, cette partie de l'histoire est destinée à devenir de plus en plus marquante. L'histoire de H. G. Wells, qui a eu un succès si formidable dans les pays de langue anglaise, démontre le rôle que cette nouvelle méthode historique est destinée à jouer dans l'avenir.

(1) Fragments d'un discours prononcé à la distribution des prix au Collège de Sainte-Barbe, le 17 août 1825 : « ... La science, les langues, l'histoire, la physique, la mathématique et la philosophie ; les connaissances les plus éloignées en apparence se touchent réellement, ou plutôt, elles forment un système, dont la faiblesse considère successivement les diverses parties. Un jour vous chercherez à trouver la majestueuse harmonie de la science humaine... » — « Gardons-nous de diviser rigoureusement cette double étude de l'histoire, des langues et de la littérature. La pensée est une ; ne séparons pas les actions et les paroles qui en sont les signes correspondants, elles sont liées dans la nature ; unissons-nous l'étude dans l'éducation. »

Les germes de ce que Michelet a voulu faire se trouvent dans cette partie de sa vie que nous avons examinée. Ce que nous y rencontrerons de plus particulier pour l'éclaircissement de la suite, c'est la subjectivité de Michelet. Dans les œuvres qu'il lit, il s'associe à l'idée de l'auteur — mais à condition que celui-ci fasse appel à un besoin, à un désir du lecteur. Tout le monde fait cela, plus ou moins. Mais il y a des degrés de passivité et d'activité dans la lecture. Michelet a avoué qu'il mettait dans un livre plus qu'il n'y trouvait. Il n'avait pas besoin de nous le dire, cela saute aux yeux. Dans sa jeunesse, il adapte Rousseau, les stoïciens, Virgile, à ses besoins. Il fera la même chose, plus tard, quand il écrira l'histoire de France. Les écrivains qu'il discutera ne seront pas des entités constantes et immuables. Chaque fois qu'un auteur entrera en jeu, nous aurons un autre homme, ou, mieux, un autre aspect de cet homme; et cet aspect sera devenu Michelet, le Michelet du moment.

CHAPITRE III

EXAMEN DES IDÉES LITTÉRAIRES DANS "HISTOIRE ET PHILOSOPHIE"

« Ce ne serait pas trop de l'histoire du monde, dit Michelet, pour expliquer la France. » Il nous faudra, à nous aussi, commencer « de haut et de loin », il nous faudra suivre notre homme (en abrégant, bien entendu), pour éclaircir les idées relatives à la littérature qui se trouvent dans ce livre.

Si l'on veut tout de suite la chaîne de ses idées, on peut la donner; cela nous servira de plan. L'histoire est le récit de la lutte de la liberté contre la fatalité, de l'homme contre « la nature », de l'esprit contre la matière. Tout ce qui est contre « nature » ou artificiel, est humain et libre. La nation la plus sociale, la plus libre est la France. Sa littérature le confirme et en résulte.

Voyons comment il tâche d'établir ceci. — Le déterminisme de Montesquieu a quelque chose de révoltant pour Michelet. La température, l'humidité, la végétation, enfin toutes ces choses qui conduisent la destinée de l'homme et qui n'en font qu'une marionnette, l'irritent au point qu'il fait violence à ses goûts les plus chers. Lui, le poète ineffable de la Mer, de la Montagne, de l'Insecte, oublie la beauté pour le moment et considère le monde comme une force hostile. « Ce monde ennemi », voici son expression (1).

(1) P. 91, *Histoire et Philosophie*. « Vous devez lutter et non fuir, la regarder en face cette nature ennemie, la connaître, la subjuguier par l'art, en user pour la mépriser. »

Pour lui, il s'agit de la dignité humaine (1). Il ne peut cependant pas nier (2), en écrivant une introduction à l'histoire universelle, l'existence de ces variations qui dépendent de la latitude. Pour se tirer de conclusions déprimantes, il pourrait faire deux choses : ou bien identifier l'homme avec la nature, l'envisager comme une partie de celle-ci, au lieu d'en faire sa victime, et lui restaurer ainsi sa noblesse : c'est le panthéisme. Bien qu'il y ait recours dans d'autres ouvrages (3), il le rejette ici parce que le panthéisme lui paraît engourdissant, plein de torpeur, d'inertie; la sève vigoureuse de ses trente-deux ans ne lui permet pas de choisir une philosophie qui entrave l'action spontanée. L'autre alternative, c'est un dualisme où l'homme a l'avantage. Il est vrai, déclare Michelet, que le monde pèse sur l'homme, mais il y a une gradation. La fatalité pèse moins en Europe qu'en Asie, et moins en France qu'en Italie, « Suivez, dit-il, d'orient en occident, sur la route du soleil et des courants magnétiques du globe les migrations du genre humain : observez-le dans ce long voyage de l'Asie, de l'Inde à la France (c'est pour lui le point culminant), vous voyez à chaque station diminuer la puissance fatale de la nature, et l'influence de race et de climat devenir moins tyrannique. »

Et il esquissera à chaque étape le progrès qui a été fait. Nous n'avons pas à nous arrêter avec lui. Ce sont des pages scintillantes et subtiles qui resteront toujours comme littérature malgré des faux pas évidents, pages de consolante aspiration à la liberté. Il faut nous hâter d'abréger ces préliminaires indispensables. Nous voilà au bout de cette progression de la liberté : la France.

(1) « En moi, quoique je fasse, je trouve quelque chose qui ne veut point céder, qui n'accepte le joug ni de l'homme ni de la nature, qui ne se soumet qu'à la raison. » p. 4, *Histoire et Philosophie*.

(2) Voyez à la page 64 de ce livre comment il reflète le ciel dans les yeux, le vin dans les cheveux, des peuples qu'il décrit.

(3) *L'Insecte*, p. 14. « Un plus haut, un peu plus bas, on n'est pas plus près du ciel. » — « tendresse pour l'âme du monde », p. 93, op. cit. « Rien de grand et rien de petit... »

La France est avant tout un mélange, un croisement de races. Et c'est ce croisement qui en fait le pays le plus libre, car les fatalités que ces races apportent s'annulent les unes les autres. « Le mélange, imparfait dans l'Italie ou l'Allemagne, inégal dans l'Espagne et l'Angleterre, est, en France, égal et parfait. Ce qu'il y a de moins simple, de moins naturel, de plus artificiel, c'est-à-dire de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c'est l'Europe; de plus européen, c'est ma patrie, la France. »

Ce mélange parfait, « cette personne gigantesque », qu'est-ce qui la caractérise? Eh bien, le peuple français est un peuple d'action. Cette pensée ne quittera jamais Michelet. C'est un peuple d'hommes de guerre et d'hommes d'affaires. Guerre avec l'épée, guerre avec la logique.

Mais c'est une guerre toute particulière, une logique toute pratique. Ce sont des buts sociaux, des vertus sociales qui gouvernent cette action.

Le Français n'a pas l'orgueil insensé de se fermer aux idées du dehors. Il accueillera avec générosité et enthousiasme tout ce qu'il y a de beau, de grand et d'utile dans la pensée des autres nations. Ainsi la France se fit italienne au seizième siècle, anglaise à la fin du dix-huitième.

Mais quand elle a absorbé ces richesses spirituelles, quand elle les a fertilisées de son propre génie, elle ne les gardera pas jalousement. Elle les répandra partout avec ardeur, avec rage. C'est ainsi, dit Michelet, qu'elle a francisé l'Europe au dix-septième-siècle. Il serait plus exact de dire au dix-huitième, mais cette rectification ne diminue pas la valeur de ce raisonnement. Pour se faire des prosélytes, la France prétextera la conquête et s'y trompera elle-même. « Le Français veut surtout imprimer sa personnalité aux vaincus, non comme sienne, mais comme type du bon et du beau; c'est sa croyance naïve. Il croit, lui, qu'il ne peut rien faire de plus profitable au monde que de lui donner ses idées, ses mœurs et ses modes. » Mais elle n'est

pas si futile qu'on pourrait le penser, cette lutte. Quand ces batailles finiraient par des pertes matérielles, le triomphe n'en sera pas moins sûr. « Ne riez pas; celui qui veut invariablement faire le monde à son image finira par y parvenir. »

Ce peuple d'action aimera rendre compte de ses actes. C'est le peuple historien par excellence, c'est pour cela qu'il y a tant de mémoires ou d'histoires personnelles en français — plus que partout ailleurs : car l'Anglais a trop de morgue pour rendre compte de soi et « la nature modeste de l'Allemand ne lui permet pas d'attacher tant d'importance à ce qu'il a pu faire (*sic*). »

Donc, par amour d'action, le Français racontera, avec vivacité, avec exagération même. Il aime à *gaber*; mais c'est par goût d'action, même ici. C'est un acteur qui aime les effets son génie est oratoire et rhéteur. « Résignons-nous : la littérature de la France, c'est l'éloquence et la rhétorique, comme son art est la mode. » Ici encore, le Français est essentiellement désintéressé, car la poésie parle pour elle-même, elle est égoïste, elle est la fille de la solitude, tandis que l'éloquence et la rhétorique se préoccupent des autres. Elles naissent de la société (1). Mais, tout de même, objectera-t-on, il y a de la poésie et des poètes français. Ce n'est pas la poésie d'images, mais la poésie de mouvements, répond-il, et cela, encore, c'est de la rhétorique.

Le Français n'est pas poète pour une autre raison. La poésie est pleine des échos de la nature. C'est d'un poids fatal que celle-ci pèse sur le poète. La poésie est une plainte, c'est comme un cri que pousse l'humanité quand la nature la frappe. Le caractère fier de la France s'émancipera de cette faiblesse. Il s'exprimera fortement, sa discipline viendra de lui-même. C'est dans l'éloquence et dans la prose, où l'homme parle consciemment, où l'expression est choisie et non imposée, où la volonté apparaît, que le Français excellera. « L'éloquence est la voix

(1) Voir p. 202 *Histoire et Philosophie*. « Je ne puis quitter ce sujet sans remarquer, combien les anciens ont été frappés de l'instinct rhéteur et du caractère bruyant des Gaulois. » Suit l'énumération des historiens romains.

libre de l'homme s'efforçant d'amener à la pensée commune la libre volonté de ses semblables. Aussi ce peuple est-il entre tous le peuple rhéteur et prosateur. »

Nul pays, donc, n'égale la France dans la prose. Bossuet, Pascal (1), Montesquieu, Voltaire..., « que sont tous les prosateurs du monde à côté d'eux ? » Tout à l'heure, nous avons vu Descartes se glisser dans le raisonnement de Michelet : « s'efforçant d'amener à la pensée commune la libre volonté de son semblable. » Cette influence va se précisant. La prose est la forme la plus commune à tous les hommes, c'est la forme « la plus humaine ». C'est aussi la plus claire, la moins figurée, le véhicule le plus propre à ce sens commun si répandu et si évident chez le peuple français.

Ce n'est pas tout. La prose est, historiquement, subséquente à la poésie. Dans cette chaîne du progrès où la France est le point culminant, il est clair que c'est dans la prose qu'elle obtiendra son plus grand degré de force. Donc l'amour de l'action, de la liberté, de la clarté et du progrès ont fortifié la prose française. Il y a une cinquième cause encore, qui se rattache à la deuxième, et que Michelet fait dériver du cartésianisme, c'est l'esprit démocratique du Français. « Le passage du symbolisme muet à la poésie, de la poésie à la prose, est un progrès vers l'égalité des lumières. » C'est là pour lui le fait significatif (nous avons déjà dit que cet homme de lettres ne s'occupe pas souvent de littérature *pure*, que ce n'est qu'en tant que renfort à ses autres idées qu'il y vient la plupart du temps). La mission de la France est « d'élever le monde des intelligences à l'égalité ».

Dans la méthode même de la pensée française, toutes ces inclinations se traduisent de la façon la plus dynamique possible; elle est marquée, cette pensée, du génie aristotélique : elle ne se laisse pas imposer par les associations d'idées et par les

(1) On voit que les idées démocratiques de Michelet n'ont pas encore changé son goût pour les écrivains du xviii^e siècle.

généralités apparentes, même si au premier abord elles paraissent inébranlables; elle mettra en poudre « les agrégations naturelles et fatales »; mais, sans se borner à cette action analytique, elle travaillera péniblement, s'il le faut, à une reconstruction, la sienne. Double pouvoir d'analyse et de synthèse qui enrichira le patrimoine de la raison humaine.

De tout ceci, il résulte une optique particulière. C'est le présent que le Français voit le plus clairement, c'est le réel et non le chimérique, c'est le pratique. Il s'associe volontiers à ses semblables pour accomplir un but, il est vulgaire et encore prosaïque dans ce sens-ci. « Ceux qui trouveront ceci un peu dur, dit Michelet, doivent se rappeler que, dans notre langue et dans nos mœurs, c'est un ridicule inexpiable d'être ce qu'on appelle original. » (1). Et il ajoute : « Cherchez-vous là la personnalité superbe de l'Anglais, ou le calme, la pureté, le chaste recueillement de l'Allemagne? » (Cela est dit sérieusement, sans le sourire. Nous reviendrons à ce trait de son esprit.)

Et la grâce, la dignité, la noblesse, et l'innocence? Que dire de ces choses à l'égard de la pensée française? Eh bien, notre homme est engagé trop loin pour répondre autrement qu'il ne le fait. Une pensée guerrière, qui s'occupe de critique, de dialectique, qui démolit sans hésiter, est peu gracieuse. Le rire lui est naturel, « le rire moqueur, la plus terrible des négations ». Il n'est pas beau, ce rire acéré. Il froisse, il repousse. « Nous avons grand besoin de la physionomie pour ne pas être un peuple laid. Quoi de plus grimaçant que notre premier regard sur le monde du moyen-âge? Le *Garguanta* de Rabelais fait frémir à côté de la noble ironie de Cervantès et du gracieux badinage de l'Arioste. » — Tant il est vrai qu'en suivant une ligne droite, une même pensée, nous rencontrons sur notre chemin, comme par hasard, les mêmes choses que nous aurions vues en divisant notre attention (la pensée est de Michelet) que,

(1) P. 312. Histoire et Philosophie.

dans ce cas-ci, nous nous surprenons à anticiper, sur ce qu'il sera à propos d'examiner plus loin, quand nous parlerons de Molière. Ne quittons cependant pas ce passage sans ajouter ce mot significatif qui se trouve dans *Ma Jeunesse*; il éclairera son attitude : « J'ai toujours eu peur des rieurs. »

Quant à « l'innocence », dont il vient de parler, elle n'existe pas. Dans la vie et dans la littérature, imprégnées qu'elles sont d'action tourbillonnante, on n'évite pas ce qui est défendu. C'est par soif d'expérience, par curiosité d'esprit, par esprit de liberté qu'on recherche tous les domaines de sensibilité et de réflexion, sans jamais s'embourber dans les terrains explorés. « Nous avons, nous, le privilège d'entrer dans le vice sans nous y perdre, sans que le sens se déprave, que le courage s'énervé, sans être entièrement dégradés. C'est que, dans le plaisir du mal, ce qui nous plaît le plus, c'est d'agir, c'est de nous prouver à nous-mêmes que nous sommes libres par l'abus de la liberté. Aussi, rien n'est perdu; nous revenons, par le bon sens, à l'idée d'ordre.

« Notre vertu, à nous, ce n'est pas l'innocence, l'ignorance du mal, cette grâce de l'enfant, cette vertu sans moralité; c'est l'expérience, c'est la science, mère sérieuse de la liberté. Le bien, sortant ainsi de l'expérience, est fort et durable; il dérive non de l'aveugle sympathie, mais de l'idée de l'ordre. Il sort de la sensibilité incertaine et mobile pour entrer dans le domaine immuable de la raison. »

Ceci nous donne à peu près tout ce qu'il y a comme jugements littéraires dans ce volume. Les idées sur les littératures européennes, anglaise, allemande et italienne ne méritent pas notre attention. La seule critique qui ne soit pas banale se rapporte à la littérature anglaise; mais la banalité fait place à l'énormité. La haine de Michelet pour les Anglais lui a dicté des pages furieuses, que ses lectures assez vastes n'ont pas pu modérer. Shakespeare est particulièrement malmené. La violence est la seule chose remarquable dans ces critiques.

M. Albert Sorel fait cette remarque que tout Michelet est révélé dans *Histoire et Philosophie*. Il n'y a qu'une chose à ajouter aux propos très sensés de M. Sorel : avec les belles qualités qui déjà paraissent dans cette œuvre de jeunesse, l'on peut aussi voir l'arbitraire et, jusqu'à un certain point, le manque d'unité — caractéristiques qui s'accroîtront à mesure que Michelet vieillira. On m'excusera donc si je répète brièvement ce qui a été dit jusqu'ici — le génie français est libre, social, artificiel, prosaïque; la poésie a peu de place en France. Les qualités prosaïques, les formes prosaïques règnent dans la littérature : sens pratique, amour de l'action. Les défauts prosaïques, comique impitoyable, impersonnalité, manque de grâce, sont compensés par la diversité des expériences, par un sens moral solide, sensé et avisé.

Ces idées, ainsi ramassées et dépourvues de la chaîne qui les unit dans le texte, apparaissent dans tout leur arbitraire. Nous avons nommé Platon dans l'introduction; c'est une curieuse coïncidence qui nous amène à employer son nom de nouveau : chez les deux hommes, la politique, agissant sur la littérature, en exclut les poètes. Il est piquant de voir des poètes manquer de rendre justice à leurs semblables.

C'est une imagination sans repos que celle de Michelet. Avec lui, l'activité intellectuelle est un danger en même temps qu'un avantage. Il attachera les éléments épars de ses vastes impressions, et la nouvelle création aura les lignes droites et les belles perspectives des plus récentes avenues, mais que de choses seront bouleversées sur leur chemin! Son procédé est bien celui-ci dans *Histoire et Philosophie*. On ne peut pas dire qu'il ait bâti; il a plutôt remanié. La plus grande partie de ses idées, sinon toutes, sont prises aux écrivains du siècle précédent.

L'inspiration de Rousseau n'est pas difficile à relever. Il est facile de voir quelques relations du premier coup d'œil : démocratie, égalité, progrès, mélange de ces questions avec la litté-

rature. Mais nous devrions peut-être nous arrêter pour indiquer certaines ressemblances qui sont moins évidentes.

Michelet nous dit que les races diverses qui composent « la personne gigantesque » de la France ne pèsent pas de leurs fatalités sur son initiative; ces fatalités s'annulent les unes les autres. C'est précisément l'argumentation qu'emploie Rousseau dans le *Contrat Social* pour former la base du suffrage universel. Les votes, ainsi balancés les uns contre les autres, se neutralisent et donnent une moyenne de l'opinion générale. L'idée est algébrique : les facteurs négatifs sont juxtaposés aux facteurs positifs. Elle est même plus simple et elle pêche par là. C'est oui contre non, pile ou face. Les nuances, les complications infinies et déconcertantes, par leur nombre comme par leur nature, ne sont pas envisagées ici par les deux auteurs. Même si l'on admet la supériorité de la moyenne (encore un rapprochement), il est souvent impossible de déterminer celle-ci et de nous soustraire au règne du hasard en cette matière. — Cependant, n'y a-t-il pas une interprétation qui justifierait Michelet? (Car le parallèle n'est pas absolu entre les deux notions.) On peut le dire. Les fatalités de races ne s'effacent pas dans la fusion. Elles *tendent* à le faire. A mesure que les traits d'esprit et de caractère sont plus nombreux, chacun de ceux-ci est diminué en importance, en vigueur, en tyrannie. Où il y a plusieurs maîtres, il y a plus de liberté. D'une façon absolue, l'idée de Michelet est absurde; apporter plus d'esclavage n'est pas pour nous affranchir. D'une façon pratique, on peut dire que les innombrables éléments du caractère français donnent plus d'aisance et de richesse à la littérature. L'idée n'est pas aussi paradoxale qu'elle paraît tout d'abord.

Une autre parenté entre Rousseau et Michelet est plus importante encore. C'est l'idée de la nature et de la société dans leurs relations. Sans doute, Rousseau maintient, tout au contraire de Michelet, la bonté de la nature, la dépravation et le danger de

la société. Michelet, en renversant l'ordre, n'en est pas moins asservi à Rousseau dans cette question. L'antinomie n'est pas changée. La société n'est pas considérée comme un fait naturel; c'est, dit Michelet, l'artificiel de la pensée sociale, l'artificiel de la pensée française, l'artificiel de sa prose qui fait sa gloire.

L'aversion qu'il semble témoigner aux écrivains comiques, la laideur qu'il voit en eux, cela encore, c'est presque du Rousseau. Il se peut que la ressemblance soit fortuite, cela est même probable (1); mais le sérieux, la tension que Rousseau lui communique le rend susceptible aux blessures des railleurs.

La peur que la moquerie inspire à Michelet (voir p. 33) est plus forte encore chez Rousseau. Je crois qu'il est légitime de citer cette phrase, prise dans le premier livre des *Confessions* : « Ce n'est pas ce qui est le plus criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux. »

Nous avons nommé Descartes, et nous avons vu que l'idée du sens commun, de l'égalité des « lumières » prend une place importante dans l'esprit de Michelet. Le journal de celui-ci nous renseigne sur l'attention qu'il a donnée à Descartes. Il est probable, cependant, que c'est par la voie de Vico que Michelet est arrivé à y penser et que les événements du jour, la Révolution de Juillet, avaient encore accentué cette conception.

Les influences de Madame de Staël, de Montesquieu et de Hegel ressortent surtout dans ces portions du livre qui ne se rapportent que trop indirectement à la littérature. Nous ne pouvons donc pas en parler ici. Il nous suffira de constater que la grande influence semble bien être celle de Rousseau.

Que reste-t-il de ces pensées pour nous? M. Albert Sorel a montré d'une façon très convaincante qu'avec le déterminisme scientifique qui s'est glissé dans l'histoire, avec les exigences rigoureuses des historiens qui ont succédé à Michelet, avec la

(1) Voir Ch. IV, le passage sur le sens comique de Michelet; voir aussi, p. 43, *Mon Journal*.

statistique et les enquêtes particulières, Michelet est, en quelque sorte, devenu « un ancien ». Et il réduit le mérite de ses idées à leur force poétique. L'influence de Michelet sur les grands écrivains qui ont continué l'histoire après lui, a été d'ordre émotionnel et artistique plutôt que d'ordre intellectuel, selon l'avis de M. Sorel. Cela est en grande partie vrai; cependant, il nous faut faire quelques réserves en ce qui concerne les idées développées ici.

Renan a cru solidement (et ce n'était pas tout simplement son émotion, mais aussi son intelligence qui parlait) que l'esprit français est européen, qu'il contient des tendances opposées, et que c'est là sa grandeur, que la France n'a qu'à être vraiment elle-même pour être universelle (1). — Dans Renan encore, il y a cette même idée exposée plus haut, que le Français est surtout un homme d'action et d'expérience, que, par ses aventures intellectuelles, il abandonne les avantages de la prudence, mais qu'il y trouve la gloire. « Beaucoup d'excellents esprits, à la vue des crises périodiques, suivies d'abattements, qui semblent être le régime de notre pays, voudraient imiter ceux qui n'ont pas péché ou bien user de remèdes capables de nous rendre le calme. Ce calme serait la mort. La France ne sait pas être médiocre. Si on veut arriver à la rendre telle, on n'y réussira pas; ce n'est pas médiocre, c'est nulle et inférieure à tous qu'on la rendrait. N'arrêtons donc pas cette fièvre glorieuse, qui est le signe de notre noblesse... »

Taine semble être aux antipodes de Michelet. Cependant, on trouve des pages dans l'*Histoire de la Littérature anglaise* qui sont singulièrement rapprochées de celles de Michelet. Les passages sur la morale, dans la quatrième partie de son étude sur Shakespeare, sont presque identiques à ceux qu'on a vus à la page 39.

Mais il y a dans le livre de Michelet d'autres sources d'inspi-

(1) Voir les extraits si bien choisis que donnent MM. Bouglé et Gastinel dans leur excellent : *Qu'est-ce que l'esprit français*.

ration pour les écrivains modernes. On peut ne pas le comprendre, si l'on ne le veut pas, quand il dit (dans sa thèse de doctorat) : « Sans doute, ces fautes, et d'autres encore qu'on pourrait relever, semblent légères dans un ouvrage de morale, où *la vérité des faits est secondaire*. » Ce qu'il dit recèle une vérité profonde, très applicable à son œuvre, et à ce petit livre d'*Histoire et Philosophie* comme à tant d'autres. Ce ne sont pas à ces schémas, à ces superlatifs qu'il faut s'arrêter (ah! les superlatifs! Cette forme d'expression n'est pas monopolisée par les Américains). Quand on a détaillé ce qu'on peut sauver de cet ensemble d'idées, on n'a pas fini si l'on oublie l'*atmosphère*, l'émotion purifiante, la sincérité enveloppante de ces pages. En critique, comme en toute chose qui ne peut être affranchie de l'élément personnel, l'attitude charmera et créera des dévots beaucoup plus que les faits eux-mêmes. Le haut idéal littéraire que Michelet place devant ceux qui le lisent, celui de générosité, de liberté, celui de service social, importe peut-être plus que les preuves logiques qu'il apporte pour étayer sa position.

CHAPITRE IV

LE MOYEN-ÂGE

Le moyen-âge de Michelet est une œuvre compacte, où la littérature n'entre que comme décoration, comme illustration. Ce n'est qu'après avoir écrit sa *Révolution*, le *Peuple* et l'*Etu-diant* que la littérature commence à compter plus apparemment dans son œuvre. Il est vrai aussi que la production littéraire est beaucoup plus grande dans la période qu'il traite, à commencer par le neuvième volume. L'ouvrage se ressent violemment et du changement des opinions de Michelet, et du nombre plus déconcertant de faits et d'idées à manier : il y a moins de système (le mot est pris ici dans son sens favorable, de sévérité et de règle dans l'arrangement des idées). L'imagination de notre auteur devient plus flottante, son œuvre plus éparse, les propos en sont moins contrôlés. Par conséquent, il y aura des digressions, des jugements littéraires pleins d'intérêt et de fraîcheur.

A-t-il modifié les opinions littéraires de son moyen-âge? Y a-t-il joint, comme dans l'histoire moderne, des réflexions d'ordre littéraire, lors de la réédition du *moyen-âge* en 1860 ? (1). Car il a modifié le texte, ajoutant, retranchant, contrairement à ce qu'il dit lui-même.

(1) Voici ce qu'il dit p. 2, tome IX : « C'est au moyen âge proprement dit (tomes II et III, de l'an 1.000 à l'an 1.300) que se rapportent les nombreuses publications de textes inédits qu'on a faites dans cet intervalle (pendant qu'il écrivait la *Révolution*). Elles nous ont fort éclairés sur les mœurs de ces temps, sur l'art grotesque, etc. *Il n'est point de notre franchise d'effacer rien de ce qui est écrit.* (Les italiques sont les miennes). Nous aimons mieux donner, dans l'Introduction qu'on va lire la pensée plus exacte qui sort des textes. Ce que nous écrivîmes alors est vrai comme l'idéal que se posa le moyen âge. Et ce que nous donnons ici, c'est sa réalité accusée par lui-même. »

Il dit encore, dans sa préface de 1860. « Et pourtant, aujourd'hui ayant

Le sens de ces modifications est tout politique et religieux. Nous n'avons donc pas d'autres mobiles à considérer dans les critiques qu'il fait. Elles se réduisent, d'ailleurs, à très peu de points.

Sur un des grands hommes du moyen-âge, Jean de Meung, Michelet n'a rien de favorable à dire. Il estime que le *Roman de la Rose*, trop long avant Clopinel, l'est insupportablement après son travail. L'insipidité, la grossièreté, le mépris des femmes, « la profession de foi du sensualisme grossier du xiv^e siècle », telle est la critique de cet ouvrage. Il n'y voit ni la curiosité encyclopédique de l'écrivain, curiosité qui, dans un homme de plus de génie, nous donnera un *Gargantua*; il ne voit pas le savant derrière le pédant (1). Il ne voit pas, non plus, les forces et la morale que Jean de Meung tire de son

traversé tant d'années, des âges, des mondes différents, en relisant ce livre, et voyant très bien ses défauts, je dis,

« On ne peut y toucher. »

On l'a pris au mot. M. Lanson, par exemple. A la page 1024 de son admirable *Histoire de la Littérature Française* on trouve ceci, « Il a traité de *mirage*, d'*illusion poétique* son tableau du moyen âge. Il a essayé d'y mettre après coup tout le contraire de ce qu'il y avait mis d'abord, il a voulu rattraper, il a rétracté ses jugements (En note, préface de 1869 et *Introduction à la Renaissance*). Son livre se défend contre lui et ne se laisse ni diffamer ni travestir. Heureusement un scrupule d'*artiste* a empêché Michelet de retoucher ses premiers volumes pour les empreigner de nouvelles idées. »

M. Strowski s'est aperçu de certains changements. Une comparaison des éditions de 1833, de 1834 et de 1860, en révèle d'assez nombreux. Parfois ce n'est que la simplification d'une phrase comme dans le quatrième volume : p. 179 de l'édition Hachette. Parfois une phrase comme celle-ci est retranchée. « Le peuple est pour ceux qui lui font peur. » Parfois des pages entières sont retravaillées, comme dans l'examen des lettres d'Abélard.

(1) Introduction de 1860. « Le xiii^e siècle est un siècle littéraire. Et vous croiriez qu'à ce titre un sentiment de sobriété élégante lui fera resserrer le détail et condenser les idées. C'est tout le contraire. La pensée maigre et étouffée sous les rimes accumulées. L'expansion immodérée, l'étalage des mots, l'amplification, sentent partout le collège. Au xiii^e siècle, les poèmes étaient courts et se chantaient; c'était des chants, des *chansons*, comme dit leur titre. Au xiii^e, on ne songe plus à l'oreille, mais plutôt aux yeux. On écrit pour le cabinet. La rhétorique fleurit; une rhétorique verbeuse, intarissable qui, de deux ou trois mille vers qu'avait le poème original, vous en fait vingt ou trente mille. Comment s'en étonner? Ces auteurs sont des chapelains, des scribes, assis dans la tour d'un château ou bien ce sont des jongleurs qui deviennent déjà marchands, une espèce de libraires qui vendent leurs vers au nombre et les manuscrits au poids. »

sensualisme. Ce jugement de Michelet ne doit pas nous surprendre. Il est profondément artiste (1) et ne sait supporter les mauvais artisans; et puis, il a toujours été opposé à la licence en littérature. C'est un préjugé qu'il a légitimé avec beaucoup de vigueur et de bon sens dans le *Peuple*. [« Artistes, voilà donc vos modèles... Le bizarre, l'exceptionnel, le monstrueux, c'est là ce que vous cherchez. Moraliste, caricaturiste ? Quelle différence aujourd'hui ? »] Mais surtout, il ne peut pas tolérer une conception indigne des femmes françaises. « C'est par elles, pour elles que l'esprit français est devenu le plus brillant et, ce qui vaut mieux, le plus sensé de l'Europe. Ce peuple n'étudiait volontiers que dans les conversations des femmes; en causant avec ces aimables docteurs qui ne savaient rien, il a tout appris. »

Le second jugement particulier qui nous intéresse se rapporte à Villon. A lire les deux critiques qu'il en fait, l'une au deuxième volume et l'autre l'*Introduction de la Renaissance*, l'on pourrait croire à une contradiction irréconciliable. Il dit dans le premier (2) des deux passages que Villon, enfant de Paris, est un esprit universel, supérieur en cela. (On reconnaîtra les idées de *fusion* expliquées dans le chapitre précédent.) Il le classe avec Boileau, Molière, Voltaire. Dans le second (3) il parle de la déchéance littéraire dont il est un exemple lorsqu'on compare le *xii^e* siècle et le *xv^e*. C'est qu'il est fermement convaincu, lui qui a toujours associé le patriotisme, la morale et le peuple, que les chansons épiques sont essentiellement démocratiques. « Qu'on n'espère pas me faire accroire que le jongleur mercenaire qui chante du *xii^e* siècle, que le chapelain mercenaire qui écrit au *xiii^e* siècle soient les auteurs de

(1) Une phrase significative, p. 3, t. V : « Une histoire étant une œuvre d'art autant que de science, elle doit paraître dégagée des machines et des échafaudages qui en ont préparé la construction. »

(2) P. 176, V. II.

(3) « Des trente poèmes épiques du *xii^e* siècle, imités de toute l'Europe, jusqu'à la platitude du *Roman de la Rose*, jusqu'aux tristes gaietés de Villon, quel pas rétrograde ! »

pareils chants. Dans le plus ancien qui nous reste, la sublime *Chanson de Roland*, quoique nous ne l'ayons encore que dans sa forme féodale, j'entends la forte voix du peuple et le grave accent des héros. » M. Joseph Bédier a depuis fait germer de grands doutes là-dessus, mais, étant donné ce qu'on savait de son temps, Michelet est excusable quand il voit le peuple dans ces poèmes. Il a tout à fait raison d'y apercevoir de la force, de la virilité, de l'intégrité morale et de la candeur. Ces choses qu'il recherchait partout, il ne les trouve pas dans le *xiv^e* siècle ni dans le *xv^e*. « D'éminents historiens ont parfaitement décrit, dit-il, comment le gouvernement ecclésiastique et laïque s'organise et s'achève en ces quatre siècles, comment se constituent l'ordre et la paix publique. Seulement ils ont laissé dans l'ombre le mouvement rétrograde qui s'accomplit alors dans la religion, dans la littérature, la défaillance du caractère et des forces vives de l'âme. » Ces paroles sont parfaitement vraies du point de vue moral. Et c'est là que Michelet se place; la littérature et la morale se fondent l'une dans l'autre et se confondent : c'est la seule explication possible. Car, tout de même, on ne peut pas soutenir que la *Chanson de Roland* soit supérieure artistiquement aux poésies de Villon. Le premier des jugements sur Villon, celui qui se trouve au tome II, est explicable par la dissociation des deux principes; Michelet ne parle là que du mérite poétique, lyrique, de Villon. Ce dualisme de sentiments n'est pas surprenant chez Michelet (1). Autant son optimisme robuste l'écarte de Villon, autant la pitié que ce mal-

(1) Voyez p. 6. — Barbey d'Aurévilly a exprimé cette idée de sa manière unique un peu trop fortement peut-être, « Ce n'est véritablement qu'en pensant à ce tempérament de giboulées, à cette verve étincelante de caprices qui fait de M. Michelet, non pas un historien correct et sérieux, mais un prestigieux dessinateur d'arabesques historiques, qu'on est tenté de lui pardonner les passions mauvaises qui viennent incessamment enrouler leurs têtes de couleuvres autour de ces merveilleuses arabesques dont elles compromettent l'innocence. Là est l'originalité de Michelet. C'est un esprit haletant et à deux pistes, qui oublie sa passion révolutionnaire pour courir après sa fantaisie de poète et qui, bientôt après, délaisse sa fantaisie pour courir après sa passion. » (Barbey d'Aurévilly, *Les Œuvres et les Hommes*, t. II, p. 49.) En écartant l'hostilité de Barbey, on peut voir la justesse de cette idée.

heureux fait naître dans l'âme de chacun est sentie par le grand lyrique du xix^e siècle. Villon intéresse tout le monde à ses tristesses, à ses navrantes souffrances; il est universel par là, Michelet a raison.

Autre point de contact : le sentiment de la mort possède violemment les deux hommes. Sans doute, toute l'horreur physique et matérielle que Villon en éprouve et la vive spiritualité de Michelet sont des choses très différentes. Mais le romantique qu'était Michelet aime ce sujet pour y puiser la mélancolie dont il a besoin. Voyez dans son *Journal* combien il en est préoccupé, et à vingt-deux ans : « J'aime la mort. » (1).

Si les passages particuliers sur la littérature sont assez rares, si souvent ils ne sont pas très intéressants, les synthèses générales ne manquent pas. Ce n'est pas que ces pensées soient si nouvelles. Il compare la littérature moderne à celle du moyen âge et trouve la première plus importante. « Les comparaisons sont odieuses », a dit Shakespeare. Mais il s'agit encore de savoir qui les fait, ces comparaisons. Michelet est du moins intéressant dans son indignation.

Il avait reconstruit le moyen âge, l'avait vu par les yeux des hommes qu'il étudiait, avait été sympathique à l'extrême. Cependant il passe des années avec les modernes et, trente ans après, regardant la masse des écrits du moyen âge, il s'exclame : « Que de siècles en vain ! Une érudition patiente retrouve bien ceci et cela. Mais vraiment, comment n'en rougir ? Quoi, si peu pour mille ans ! Mille ans ! mille ans ! vous dis-je, et pour cette société de tant de peuples et de tant de royaumes. »

Les bons vieux temps ? Un sourire d'amertume passe sur sa figure.

« C'est là la plaie du moyen âge, c'est que tous s'y moquent de tous. Tout est louche et rien n'est net; tout y peut sembler ridicule... Riez donc, bons vieux temps joyeux; riez, facétieux

(1) P. 51. *Mon Journal*.

noëls; riez, plaisants fabliaux; amusez-vous de votre honte... La farce du moyen âge attriste plutôt; je ne lui vois que trois gaités : la potence, la bastonnade et le cocu; mais celui-ci, cocu par force, est trop malheureux pour faire rire... » Stérilité vide; tristesse, tristesse infinie. Voilà le refrain. Quittons ce sujet avec lui.

LE XVI^e SIÈCLE

« Générations trop confiantes dans la grandeur du xix^e siècle, venez voir la source vive où le genre humain se retrempe, la source de l'âme qui sent que seule elle est plus que le monde et n'attend pas du voisin le secours emprunté au salut.

« Le xix^e siècle est un héros. »

Voici le ton. Et l'on n'est pas tenté de rire quand on lit Michelet lui-même et quand on entre dans le rayon de son influence. Il voit ces livres qu'on imprime au xvi^e siècle et il excuse leurs ignorances et leurs faiblesses. Cette activité dévorante, cette volonté intense, cette curiosité insatiable, il les bénit avec ferveur. C'est la tendance, l'aspiration, l'universel amour qui comptent. Dans peu de temps, avec ces éléments, il y aura de la force, il y aura de la sublimité. — Jamais œuvre lente et patiente n'a inspiré de si glorieuses lignes. Il faut lire ces passages au xi^e chapitre de la *Renaissance*. Aujourd'hui nous sommes noyés d'imprimés. Nous en sommes pénétrés, bon gré, mal gré; nous en sommes ridés comme une main qui plonge perpétuellement dans l'eau. Mais il est bon de se rappeler qu'il y a autre chose que le banal, le vulgaire et le faux dans le mot imprimé; il fait bon de regagner l'espoir dans l'imprimerie et d'y voir une occasion de progrès. Il est vraiment réconfortant de voir la foi de Michelet dans la *lettre*, dans les lettres.

« Nul lieu, ni temple, ni école, ni assemblée de nations, n'a jamais porté à mon cœur la religieuse émotion que j'éprouve quand j'entre dans une imprimerie. Le poète ouvrier de Man-

chester l'a très bien dit : « La presse est l'arche sainte ! » Les révolutions de Paris se sont faites autour de la presse. Imprimeur en 93, mon père avait planté la sienne au chœur même d'une église, et j'y suis né. Vives religions du berceau, elles me revinrent en 1843, quand ma chaire assiégée me fut presque interdite et la parole disputée par une cabale fanatique. Le soir même, je cours à la presse ; elle haletait sous la vapeur ; l'atelier n'était que lumière, brûlante d'activité ; la machine sublime absorbait du papier et rendait les pensées vivantes... Je sentis Dieu, je saisis cet autel. Le lendemain j'étais vainqueur. »

Il ne faut cependant pas se figurer qu'il s'en tient toujours à des déclarations générales aussi passionnées.

Les deux écrivains capitaux du siècle sont, selon Michelet, « l'immense, le fécond Rabelais », et « le fort, le lumineux Calvin ». Avec le premier, Michelet a de nombreuses parentés. D'abord l'universel intérêt qu'il porte aux choses intellectuelles. L'art, la philosophie, la religion, la science, la chimie, l'alchimie, la médecine même, ont profondément intéressé l'historien. Cela n'a pas toujours été une chose heureuse ; mais sans cela, Michelet n'aurait pas été le Michelet que nous connaissons. Cet appétit intellectuel le rapprochera de Rabelais et lui permettra d'apprécier cet aspect du curé de Meudon comme personne ne l'a fait : même quand il exprime des idées assez répandues, Michelet est singulièrement unique. « Quel homme et qu'était-il ? Demandez plutôt ce qu'il n'était pas. Homme de toute étude, de tout art, de toute langue, le véritable *Pan-ourgos*, agent universel dans les sciences et dans les affaires, qui fut tout et qui fut propre à tout, qui contient le génie du siècle et le déborde à chaque instant. »

Dans Rabelais, l'historien voit l'antithèse de Dante. L'Italien regarde vers le passé ; si personnel qu'il soit dans le détail, si vif, si créateur, il est néanmoins assujéti à la doctrine scolastique. « Il va vers l'infini, mais de droite, de gauche,

soutenu, limité par deux murs de granit, dont l'un est saint Thomas, l'autre la tradition très fixe du mystère des trois mondes, joué partout en drame avant d'entrer dans l'épopée. » C'est donc malgré lui, que le poète regarde vers l'avenir; c'est le cœur qui parle plus fort que la tête. Rabelais, lui, se lance hardiment dans les dangers et les jouissances de la découverte; « il cingle à l'est vers les terres inconnues », tel un de ces intrépides navigateurs qui ont amené l'ère nouvelle. Il rejette dédaigneusement le passé, dit Michelet. Chaque fois que ce passé s'attache à Rabelais pour l'entraver il s'en débarrasse avec impatience. Il ne doit même rien à ces prédécesseurs érudits, pas même à Erasme.

Par cette deuxième tendance, la foi dans le progrès et la réaction virulente contre le passé, Rabelais trouve un écho redoublé dans Michelet. Il faut voir avec quelle joie Michelet cite les boutades de Rabelais, ses vertes attaques contre l'ordre ancien, contre les moines et les vides ergoteurs de l'école. « On demande si la chimère bourdonnant dans le vide, ne pourrait pas dévorer les secondes intentions? Question débattue à fond pendant douze ou quinze semaines de concile, etc. »

Mais plus que la curiosité scientifique et que la foi dans le progrès, Michelet est capable d'apprécier la bonté foncière de Rabelais, car Michelet n'est rien s'il n'est pas bon. Il se plaît à lui appliquer le mot de Vassari à l'égard de Giotto. « Il a mis la bonté dans l'art. » Rabelais devient l'objet d'un respect religieux; Michelet emploie le mot qui exprime cette affection et ce respect: c'est un prophète. C'est à peine s'il se retient de l'appeler comme il a appelé Voltaire et Rousseau, un saint. A travers le désordre apparent, les fantaisies folâtres de Rabelais. Michelet démêle, avec raison, une intention calculée, l'idéal inflexible de charité, de tolérance, de pitié pour les malheureux: « œuvre profonde et calculée », dit-il; et encore, « une farce de portée infinie, une ivresse lucide à merveille, une folie profondément sage. »

S'il se peut, il y a une affinité tout aussi forte que celle que l'on vient d'indiquer, entre les deux hommes, dans l'adoration de la nature. Ils sont passés, les jours de l'étrange hostilité contre la nature, les idées d'*Histoire et Philosophie* qui étaient tellement en désaccord avec l'esprit du grand poète. Michelet est revenu à la nature, il est dans son élément. Il bat des mains à l'*antiphysis* de Rabelais; il approuve ce qu'il appelle ses idées d'éducation naturelle, de libre expansion. Rabelais donne à son enfant « toutes les bonnes nourritures de Dieu; la nature et la science l'allaitent à pleines mamelles; il comble ce bienheureux berceau des dons du ciel et de la terre, le remplit de fruits et de fleurs ». Cette éducation qui correspond plus complètement, plus positivement, que celles de Montaigne et de Rousseau aux nombreuses aptitudes de l'enfant civilisé, mérite bien l'épithète de *naturelle*, étant si féconde et si pleine de promesses : elle n'étouffe rien. Le système de Rabelais est donc supérieur, selon Michelet, à ceux de Montaigne et de Rousseau « les raisonneurs, les critiques ».

Mais il ne faut pas penser que Michelet ne trouve rien de mauvais dans Rabelais. Le démocrate dans Michelet est bien exigeant, bien susceptible. Qu'est-ce que cet enfant que Rabelais élève? Un roi? Cela n'est pas bien. Montaigne et Rousseau élèvent des gentilshommes. Rabelais un roi. « Et le peuple, qui se charge de l'élever? » Cette question revient toujours.

Il y a pire dans les livres de Rabelais. L'idéal, le principe religieux et social ne sont pas suffisants. C'est *l'honnête homme*, point trop fervent, nullement héroïque. Ce principe héroïque tient au cœur de Michelet. Dans *Nos Fils*, il nous parle du « principe héroïque de l'éducation ». Il revient très souvent à cette idée d'héroïsme. Cependant, il faut renoncer à cueillir quelque chose de bien défini là-dessus. Il nous dit que le héros est un homme d'action, que c'est un homme bon, que c'est un homme joyeux. Ceci est fort intéressant,

mais à part certaines données émotives, la conception reste vague.

C'est grand dommage que Michelet ne nous ait pas parlé plus longuement du second des « deux écrivains capitaux du siècle ». Michelet loue bien son style, en vrai connaisseur (1). Il parle de la sincérité évidente, du feu qui consume cet homme et qui lui donne la force concentrée capable de remuer le monde. — Michelet trouve encore une chose qui lui plaît chez Calvin: le vaillant Picard a lutté contre le passé, contre l'Eglise catholique, et ceci l'absout de beaucoup, du fatalisme même que Michelet abhorre et de l'intolérance sans pitié. Il les excuse, ces erreurs, en les mettant sur le compte du milieu et du moment. Lui, l'accusateur inexorable des rois et des catholiques, pardonne à celui qui brûla Servet! « Crime du temps plus que de l'homme même! N'importe, il fut des nôtres! » Il sent le « grand souffle de la révolution » et cela dit tout. — Attitude regrettable, on l'a dit plus haut. Si Michelet avait écrit avec moins de parti pris sur cet homme, nous aurions eu des lignes mémorables sur la sombre psychologie de ce maître logicien.

Autant il favorise Calvin, autant il est sévère pour Ron-sard. — Il ne veut lui rendre aucune justice, c'est un catho-

(1) « C'est une langue inouïe, la nouvelle langue française. Vingt ans après Commines, trente ans avant Montaigne, déjà la langue de Rousseau.

« C'est sa force si ce n'est son charme. Rousseau a dit, après l'*Emile* : « *contituit terra* ». Mais combien plus, dut-on le dire quand, pour la première fois, elle jaillit, cette langue, sobre et forte, étonnamment pure, triste, amère, mais robuste et déjà toute armée.

« Son plus redoutable attribut, c'est sa pénétrante clarté, son extrême lumière d'argent, plutôt d'acier, d'une lame qui brille, mais qui tranche. »

lique. Il ne voit rien dans cet homme (1), ni son beau patriotisme, la féconde idée d'étendre l'amour de son pays dans toutes les directions possibles, surtout dans la pensée et dans la langue, ni ses jolies petites poésies lyriques; rien n'est dit de la contribution indubitable de Ronsard à la littérature française. « Homme orgueilleux et sans mérite. Rien que travail et obstination. » Les violentes paroles de Michelet sont vraiment remarquables. « Cet homme cloué là et se rongant les ongles, le nez sur ses livres latins, arrachant des griffes et des dents les lambeaux de l'antiquité, rimait le jour, la nuit, sans lâcher prise. Jeune encore, mais devenu sourd, d'autant plus solitaire, il poursuivait la muse de son brutal amour. Gentilhomme et soldat, il n'était pas fait pour attendre, ménager son caprice; de haute lutte, il la violait. Il frappait comme un sourd sur la pauvre langue française. »

Après lui, au xvii^e siècle, la langue française sera frappée de sécheresse, « le style sublime et vide est créé pour toujours ». C'est le style soutenu, un fléau pour Michelet, qui a été fondé. Ici le romantique, en révolte contre le xvii^e siècle et ce qui l'a fondé s'unit à l'ennemi du catholicisme, de l'aristocratie et de la cour. Tout ce qu'il dit sur Ronsard est intéressant. Nous en donnerons encore des extraits à la fin de ce livre.

Michelet est contre les monarchistes et les catholiques; il est aussi contre les indifférents: il croit bien que celui qui n'est pas pour nous est contre nous. Il a une admiration profonde pour l'art de Montaigne, cependant il le malmène, l'accable de rudes paroles. Il dit que Montaigne a fait pour l'homme moral ce que Vésale a fait pour l'homme physique: « *Il pose l'individu* et c'est par là que gît le chemin de la grande reconstruction. » Mais cet individualiste est surtout un égoïste. « Ce malade égoïste, clos dans son château de

(1) Il s'est quelque peu modifié plus tard. Voir chapitre iv, la comparaison entre Malherbe et Ronsard.

Montaigne. » Malade. Il le répète avec dédain; il caractérise ainsi toute l'œuvre. Un croyant comme Michelet ne peut guère croire à la santé d'un douteur. Et il s'indigne sur ce « hardi ignorant »! Il voudrait bien secouer ce gentilhomme du « poing de Gargantua ».

Il voit bien que Montaigne, par son doute, prépare la science plus prudente, plus certaine. Les esprits plus intelligents peuvent le voir. Mais la masse, qu'y vit-elle? Et lui, « l'historien de la foule », que doit-il faire, sinon le condamner selon le mauvais effet qu'il aurait sur cette foule? Montaigne ne répond qu'aux mauvais instincts de ses lecteurs, aux bas instincts du vulgaire. Il n'y a nulle morale fixe, puisque toute conception morale naît de la coutume. Donc, faire à sa guise. Et que devient le citoyen? Michelet ne peut pardonner l'indifférence à cet égard, c'est le péché mortel.

Le manque de volonté, de tension, d'effort, autre chose physiquement et moralement repoussante pour Michelet. Regardez ce portrait que Lafosse nous a donné de l'historien en 1862 et vous verrez dans ces yeux au regard soutenu et à la bouche ferme, aux plis même de son visage (visage singulièrement ressemblant à Frédéric II, mais meilleur, plus noble), regardez ce portrait et vous verrez pourquoi cet homme est plus capable d'admirer le froid et tyrannique roi de Prusse que l'aimable Montaigne.

Pour s'assurer sa chère tranquillité, Montaigne ne résiste pas aux autorités constituées; à quoi bon se casser la tête pour des affaires de religion? Michelet a pris la part du plus faible (1), il a entrepris de défendre le protestantisme, il s'est engoué des Luther et des Calvin: la soumission au catholicisme lui semble un acte de la pire lâcheté.

Dans tout ceci, Montaigne est sophiste, pis, il inspire du

(1) Histoire XII, p. 291. « Telle est la générosité instinctive de l'homme, sa partialité pour le faible héroïque contre le fort ». On peut lui appliquer ces mots.

dégoût. Il n'y a qu'un sophiste pour vouloir ainsi montrer l'impuissance de la raison et les contradictions inévitables de la nature humaine, qui abîmeraient les ressorts de l'action de la vie. Pascal, qui déteste Montaigne, voudrait cependant le suivre, parce que le scepticisme peut mener au catholicisme et à la soumission aux autorités. Mais qu'est-ce qu'il suit? Qu'est-ce qu'il saisit? La sophistication, le néant. Voici ces lignes pleines de colère. « — Pascal, tout en détestant Montaigne, le saisit comme un noyé saisit une planche pourrie; mais la planche manque, elle tourne, et Pascal n'a saisi rien; le scepticisme livre l'homme, mais le livre anéanti; Pascal peut serrer tant qu'il veut, il serre le vent et le vide. »

Planche pourrie! Il fait une moue. Moins pourtant qu'au moment où il parle de la pénétration impitoyable de Montaigne; celui-ci s'attache tristement « à beaucoup de parties basses, à de dégoûtantes viscères ». Un peu plus loin, il se montre encore plus dédaigneux des *Essais*. Il y trouve, « à chaque instant, certain goût nauséabond, comme d'une chambre de malade, où l'air peu renouvelé s'empreint des tristes parfums de la pharmacie. Tout cela est *naturel* sans doute; ce malade est *l'homme de la nature*, oui, mais dans ses infirmités. Quand je me trouve enfermé dans cette *librairie* calfeutrée, l'air me manque... »

Michelet est un peu moins amer quand il en parle en 1869 dans *Nos Fils* (1). Il lui reproche d'être trop gentilhomme, trop « honnête homme ». Son élève a la main trop belle, la peau est trop douce, trop unie. Il lui reproche bien l'inactivité, il lui fait un peu la leçon. — « Pacifique Montaigne, savez-vous le terrible de vos leçons? C'est que « *qui ne crée pas, détruit* ». La force d'âme que vous donnez à votre élève, qu'en fera-t-il? Comme ses pères, il la tournera vers la guerre. Le beau résultat pour un sage! vous aurez fait un tueur d'hom-

(1) Michelet a copié les pages consacrées à Rabelais de l'Histoire, mais il a changé ce qu'il dit de Montaigne.

mes ! » On voit qu'il concède une certaine noblesse, une force d'âme, aux écrits de Montaigne. En effet, Michelet admet maintenant, en 1869, qu'il y a une tendance morale dans les *Essais*, et que cette tendance est même « plus haute qu'on ne l'attend de cet épicurien ». Il le cite avec approbation : « Dominer le plaisir et braver la douleur, apprendre le grand art de bien vivre et de bien mourir. » Il trouve ici l'inspiration et le souffle des austères sages de l'antiquité. Mais l'on peut se rendre compte combien ce grand passionné est incapable de voir le point de vue de quelqu'un qui lui est diamétralement opposé. Ce n'est qu'en tant qu'il peut s'identifier avec un homme dont il parle qu'il peut lui rester sympathique. Ne lui demandons pas de miracles « d'objectivité ». C'est le prix qu'il faut payer pour jouir de ses chauds accents. Je préfère un Michelet qui se trompe à un Michelet décoloré.

Voilà pour le xvi^e siècle. C'est un héros tant qu'il est fidèle à l'esprit de Rabelais et de Calvin. Dans les autres écrivains, il trouve la tendance vers ce qu'il appelle la « grisaille du xvii^e siècle ». Nous sommes maintenant prêts à écouter ses explications.

CHAPITRE VI

LE XVII^e SIÈCLE

Dans sa critique, Michelet se trouve gêné par la même dualité qu'on a remarquée ailleurs; il y a l'artiste et il y a le moraliste ou l'homme politique. Parfois il trouve dans le sens entier du siècle, dans son courant général, des causes de réjouissance, d'espérance; en voyant, par exemple, l'affaiblissement graduel du principe d'autorité, et le progrès de la science. Le poète, lui aussi, trouve de quoi se délecter dans les harmonies de ce siècle, dans sa clarté, dans sa lumière — surtout dans sa lumière. Peu de gens savent parler du soleil comme Michelet; il nous a laissé un admirable passage sur la parole ensoleillée du xvii^e siècle.

« La belle et forte langue du xvi^e siècle, qui si souvent vibre, était un peu pédante. Elle s'accrochait dans les plis de sa robe, se retardait dans les aspérités (pittoresques, admirables) dont elle est hérissée. Ce n'était pas la langue de gens pressés, de gens d'affaires qui visent à frapper et ne demandent à la parole que vigueur et célérité... Cette langue a subi comme une transformation chimique. Elle était solide, elle devient fluide. Peu propre à la circulation, elle marchait d'une allure rude et forte. Mais voici que, liquéfiée, elle court légère, rapide et chaude, admirablement lumineuse. Si quelques capricieux (des Montesquieu, des La Bruyère) en exploitent surtout l'étincelle, le grand courant, facile et pur, n'en va pas moins d'une fluidité continue, de Retz en Sévigné, et

de là en Voltaire (1). » Ici le poète deviendra purement homme de combat pour parler de la puissance dissolvante de la langue, pour invectiver la superstition et les faux prophètes. — « Fatalité de la lumière! Elle va pénétrant partout cette maudite langue française qu'on n'arrêtera pas. Plus de mystère, et plus de sanctuaire obscur. La nuit divine (d'Homère) est supprimée. Une telle langue, c'est la guerre aux dieux. »

Cependant, il verra dans cette littérature, dans cette belle langue, la projection des idées politiques, religieuses, sociales de l'époque; la littérature est leur véhicule. Alors sa collègue l'emportera, et il condamnera tout d'un bloc, en saisissant avec une curieuse sagacité tout ce qu'on peut dire contre cette littérature. Il y aura des puérilités dans cette critique, naturellement; on ne condamne pas d'un bloc le produit d'un grand siècle sans risques. Mais il y aura aussi de la vérité dans ses accusations. Il ne faut pas se figurer qu'il le condamne de cœur léger, ce siècle. C'est que, toute pénétrée de monarchisme et de catholicisme qu'elle soit, cette littérature l'a charmé depuis son enfance. Sa grâce, son humanité, surtout l'effet général dont il ne peut détourner les yeux et l'esprit : l'harmonie du siècle (2). Il essaye de la dénigrer, di-

(1) Histoire XIV, p. 360 et 361.

(2) Histoire XIV, p. 7 : « Il faut le reconnaître. Dans la phantasmagorie de ce règne, le plus imposant qui ait surpris l'Europe depuis le siècle de grandeur de l'Empire romain, tout n'était pas illusion. Nul doute qu'il y ait eu là une harmonie qui ne s'est guère vue avant ou après. Elle fit l'ascendant de cette puissance qui ne fut pas seulement redoutée, mais autorisée, imitée. Rare hommage que n'ont obtenu nullement les tyrannies militaires. »

Elle subsiste, cette autorité, continuée dans l'éducation et la société, par la grâce, par le caractère lumineux d'une littérature aimable et toute humaine. Tous commencent par elle. Beaucoup ne la dépassent pas. Que de temps j'y ai mis ! Les trente années que je resserre ici m'ont, je crois, coûté trente années.

Non que j'y ai travaillé tout ce temps-là de suite. Mais, dès mon enfance et toute ma vie, je me suis occupé du règne de Louis XIV. Ce n'est pas qu'il y ait eu alors une grande invention si l'on songe à la petite Grâce (ce miracle d'énergie féconde), à la magnifique Italie, et au puissant xvi^e siècle. Mais que voulez-vous ? C'est une harmonie. Ces gens-là se croyaient un monde complet et ignoraient le reste. Il en résulte quelque chose d'agréable et de suave, qui a aussi une grandeur relative.

J'étais tout jeune que je lisais cet honnête Boileau, ce mélodieux Racine; j'apprenais la fanfare peu diversifiée de Bossuet, Corneille, Pascal, Molière,

sant qu'elle provient de l'ignorance, de la limitation de cette société, du fait qu'elle se *croyait* complète. A travers tout cela on voit bien que cette littérature lui est chère malgré tout et qu'elle lui tient au cœur.

Pourtant, il faut faire la besogne de démolition. Eh bien, c'est un siècle vide (1), c'est un siècle d'ennui. Il y a bien Descartes, c'est un homme digne de marcher aux côtés des Rabelais, des Shakespeare, des Michel-Ange. Mais les autres ? « Corneille est un effort; il s'élance, il retombe. Molière, génie robuste, est fort plutôt que grand, et le délicieux La Fontaine n'est pour le fond qu'un fils exquis de Rabelais. Le reste, je l'avoue, m'assomme (2). » Ce siècle suit Montaigne et Molinos : « compromis, bâtards équivoques, impuissants ». Ce siècle poursuit le raisonnable, la médiocrité. Son idéal, c'est *l'honnête homme* et ses produits, « les demi-lumières, demi-ver-tus, demi-réformes; au total, pauvreté ».

Certaines de ces idées seront approfondies quand nous parlerons de chacun de ces hommes individuellement. Pour le moment, l'idée générale est assez claire : la lutte de l'idéologue contre l'artiste n'est pas une escarmouche. Si l'homme d'idées en sort plus fort, cela coûte à Michelet; et toutes les ressources d'une intelligence fertile devront l'aider dans son sacrifice. Ne nous étonnons pas si, en soutenant une position douteuse, il dit des choses remarquablement vraies. Il veut triompher, il le désire trop ardemment et cela amène toujours des maladres-ses. — Passons maintenant aux critiques plus individuelles.

La Fontaine, étaient mes maîtres. La seule chose qui m'avertit et me fit cher-cher ailleurs, c'est que ces grands écrivains achèvent plutôt qu'ils ne commen-cent. Leur originalité (pour la plupart du moins) est d'amener à une formule exquise des choses infiniment plus grandioses de l'antiquité et de la Renais-sance... »

(1) Voyez p. 79, vol. XIV. « Voilà quatre-vingts pages pour raconter trois années. Et qu'ai-je raconté? Rien du tout... »

(2) P. 150, *Nos Fils*.

Malheureusement, ces critiques sont de longueur bien inégale. Souvent il dit juste assez pour nous intriguer fortement — et puis il passe ailleurs. Il faut se rappeler qu'après tout il écrit une histoire générale et non pas une histoire littéraire.

Ainsi, il nous parle de Malherbe. Il lui concède le rythme : « Du rythme, et rien dedans... C'est le vide incarné... la muse au pain sec ». Des phrases comme celle-ci attisent la curiosité quand elles sont appliquées à un homme du renom et de l'influence de Malherbe. Nous aurions aimé que Michelet, l'homme de sentiment, réfutât l'homme de raison. Nous sentons bien que c'est le tempérament lyrique en révolte contre l'éloquence systématique, et nous aurions voulu le voir faire quelque chose de plus que d'annoncer cette incompatibilité. Nous aurions désiré qu'il amplifiât cette différence, ou qu'il la détaillât. Ce que Michelet nous fait voir ici c'est tout simplement son intolérance. Il ne comprend pas la mission de Malherbe; il lui fait surtout l'injustice de séparer son œuvre des fruits qu'elle a portés.

Cette œuvre, ainsi isolée, il la compare à celle de Ronsard : « J'ai médité du pédant Ronsard, capitain, matamore, monté sur son cothurne grec. Je ne m'en dédis pas. Mais, qui méconnaîtrait le grand effort qu'eut cette mauvaise école? Quelle chaude passion dans le maître! Quelle flamme aux *Amours* de Ronsard! Tout au moins le tempérament, la pointe et l'aiguillon du mâle.

« L'étincelle s'en trouve encore aux lettres d'Henri IV, si vives et si charmantes. Mais tout est fini dans Malherbe. La brutalité sotte avec laquelle il triomphe d'une femme qui, dit-il, l'a comblé, montre assez qu'il n'aima jamais (Ode de 1596).

Cette défaillance en amour, en poésie, tient à une chose, l'aplatissement moral, l'avènement de la prose, du positif et de l'argent... » (1) Au risque d'ennuyer, nous ferons une re-

(1) Histoire XIII, p. 209. Voir aussi XIII, p. 285. « Grisaille, en tout. Grisaille littéraire en Malherbe... »

marque, qui est sans doute dans l'esprit du lecteur: Michelet a fait du chemin depuis son *Histoire et Philosophie*. Là, la prose et le positif étaient les nerfs d'un esprit libre. Ici, ils le tuent.

Michelet n'est pas plus doux pour saint François de Sales, pour Jansénius, pour Saint-Cyran. Il trouve que les Cousin, les Sainte-Beuve, les Rankes, « esprits fins, ingénieux et d'agréable érudition », ont exagéré la grandeur de ces hommes. « J'aime le microscope, et je m'en sers. Nous lui devons une grande partie des progrès récents des sciences naturelles. En histoire, il a ses dangers. C'est de faire croire que des mous-ses sont de hautes forêts, de voir le moindre insecte et l'imperceptible infusoire à la grandeur des Alpes. Tous les personnages de ce pauvre temps-là se sont amplifiés dans nos micrographes historiques. Les Borromée et les Possevin sont de grands hommes, l'oratorien Bérulle est un grand homme, et le gentil saint François de Sales, puis tout à l'heure Jansénius et Saint-Cyran. Gens de mérite très certainement, mais étrangement grandis par les coteries de leur temps et l'exagération du nôtre ». La citation suffit.

Nous avons déjà donné son mot sur Corneille (1). « Corneille est un effort; il s'élance, il retombe. » Il est impossible de démêler tout à fait ce qu'il peut entendre par là. Michelet, qui déteste la veulerie et la mollesse, qui prêche partout l'effort héroïque devrait pourtant goûter la tragédie de la volonté et du libre arbitre. Est-ce parce que Corneille n'est pas un libéral de 1840, parce qu'il est resté fidèle à l'idéal religieux

(1) *Nos Fils*, p. 150.

de son temps que Michelet le blâme? Cela semble ressortir de l'interprétation qu'il donne aux vers de *Médée* :

Dans un si grand revers, que vous reste-t-il? — Moi !
Moi, dis-je, et c'est assez. »

Ecoutez ce qu'il en dit : « Mot fort et très profond, bien plus que ne le sentit l'auteur. Le sort, la pensée de France et son état moral étaient dans cette formule. La tempête d'idées et d'opinions qui battit le xvi^e siècle avait laissé un calme morne (1) : plus de protestantisme; le catholicisme stérile (sauf un fruit sec, le jansénisme). Il ne restait guère que l'individu. »

Vue du xix^e siècle, en effet, la contradiction que Michelet ébauche n'est pas tellement absurde: Descartes et Corneille, tous deux, posent des principes moraux qui sont capables d'émietter les idées sociales de leur siècle. Mais tous deux s'y soumettent. La seule chose qui manque ici, c'est la perspective historique. Michelet pourrait bien l'avoir, s'il le voulait. Il a donné ses preuves. Mais il ne se pose pas ici en juge. C'est un accusateur.

Michelet tire des conclusions politiques douteuses de l'œuvre de Corneille. Ainsi, la portée principale de cette œuvre serait d'affaiblir le pouvoir de Richelieu. Le *Cid* est une glorification du duel que, justement, le cardinal veut abolir. Cette audace de Corneille lui vient de ce qu'il est amoureux fou et de ce qu'il ne sait plus ce qu'il fait. « Corneille amoureux fit Chimène, Corneille escrimeur fit Rodrigue. Je veux dire escrimeur d'esprit et disputeur normand. Ses drames, sauf les moments sublimes, ne sont qu'esprit et polémique. » Autre opposition : Chimène, c'est la reine espagnole, le *Cid* favorise la politique de l'Espagne. — Enfin, « toutes les pièces sont des conspirations : *Cinna*, la clémence, est une critique du cardinal inclément, « une sanglante satire ». Ce n'est pas la peine de reproduire tout le reste de la critique de Corneille.

(1) Plus tard, Michelet veut abaisser la fin du xvii^e siècle ; alors, il rehaussera la période qu'il considère ici : « L'âge vert et fort du grand Corneille enfanteur celui-ci, qui n'enfantera rien. »

Cela donne une trop mauvaise opinion de Michelet, bien inutilement, car ces inanités ne l'empêchent pas d'écrire des choses justes et profondes.

Quand on arrive à Molière, on est plus embarrassé qu'ailleurs. Dans presque tous les comptes-rendus que l'on a tracés jusqu'ici, il a fallu condenser, unifier, systématiser des déclarations souvent trop éparses; ces jugements gagnent sans doute en clarté à être ainsi réunis; mais comme leur noyau, leur unité est tout autre dans le texte, il y a quelque chose d'artificiel à ramasser ces idées. Il s'agit de gagner le plus possible en clarté et de perdre le moins possible en vérité; il s'agit d'être fidèle à l'esprit de Michelet, car il faut bien renoncer de l'être tout à fait à l'arrangement particulier. Cette sensation de danger croît lorsqu'on approche Molière, Racine, Fénelon et Bossuet. Ici nous sommes en pleine confusion : Michelet fait une véritable macédoine de tout : polémique, religion, littérature, physiologie, modes, guerres, diplomatie, bref, c'est un chaos. Plus qu'ailleurs, nous prions le lecteur d'être indulgent. Et plus qu'ailleurs, il nous faut être en garde contre la fascination du grotesque, contre la tentation naturelle d'être amusant aux dépens de Michelet. Il y a, cependant, quelques idées à cueillir ici.

Voyons si Michelet est compétent à nous parler de Molière. — Pour commencer: il faut avoir de l'esprit, le sens du ridicule, pour comprendre Molière. Je suis convaincu, quant à moi, que ce sens est très peu développé chez Michelet. Citons Faguet (1), il est très intéressant sur ce point:

(1) E. Faguet, *XIX^e Siècle*, p. 347. Une excellente étude. Elle n'est pas impeccable cependant. *Le Peuple*, par exemple, est « une déclamation vide d'idées »

« A cet homme d'une sensibilité si fine, une certaine finesse manque, et une certaine délicatesse de discernement. — Bien peuple en cela (*textuel*), il n'avait à aucun degré le sentiment du ridicule. Tel livre de lui qui, écrit par un vieillard, prêtait à la raillerie, fit le bonheur des mauvais plaisants; il redoubla, en publia un autre sur les mêmes sujets, avec aggravation, en toute candeur. — Il n'était pas spirituel. Il est rare qu'on s'en aperçoive, parce qu'il est toujours sur le ton lyrique, qui comporte le manque d'esprit. Quand il s'avise, cependant, de railler, sa plaisanterie est lourde et grosse. Voyez son ironie sur les prêtres mariés du x^e siècle (*Histoire*, II, p. 4, 2) sa manière gauche d'esquisser le portrait des *obscuri viri* mis en scène par Ulrich de Hutten (X, 2). Il n'avait pas cette circonspection des esprits très raffinés, et cette sorte de flair intérieur qui les prévient de l'approche, ou seulement du voisinage d'une sottise. »

Avec toutes les réserves qu'on fera sur ce jugement, y compris le « Bien peuple en cela », (Molière lui-même avait confiance dans le sens comique du peuple), l'on doit avouer que Faguet a raison. Les exemples que donne Faguet ne sont peut être pas les plus typiques. On en pourrait donner qui soient plus à l'avantage de Michelet (1). Il a parfois des mots d'une ironie amère et sauvage, qui tient, comme celle de Carlyle, du comique, bien qu'elle soit sérieuse au fond (2). Nul

(p. 538). A rapprocher avec Saintsbury, qui dans l'*Encyclopaedia Britannica* parle en ces termes de la Sorcière : « C'est un cauchemar, rien qu'un cauchemar — a nightmare and nothing but a nightmare. »

(1) Par exemple : « En moins de rien, vous verrez leurs écoliers, cicérons improvisés, faire la stupeur de leurs parents ; ils jasant, ils latinisent, ils scandent, docteurs à quinze ans et sots à jamais. » — *Histoire* XII, p. 92. On ne pourrait, cependant pas lui attribuer le don du comique à un degré aussi fort que le lui prête Taine. « Nous avons beau faire, nous sommes toujours parents de Voltaire et de Molière ; le sarcasme nous arrive involontairement aux lèvres ; je ridicule nous frappe d'abord ; au milieu de tout son lyrisme et de ses effusions de cœur, Michelet rencontre la comédie à chaque pas. » *Essais de Critique et d'Histoire*, p. 104.

(2) Cette ressemblance m'a frappé avant d'avoir lu l'essai de Barbey d'Aurévilly sur Carlyle. *La Révolution*, de Carlyle, est de beaucoup antérieure à celle de Michelet, qui lisait l'anglais parfaitement ; mais je ne trouve aucune trace

ne doute du sérieux qui se trouve dans Molière. Mais il faut bien savoir rire pour rire, quand on lit le grand auteur comique. Il faut pouvoir se laisser aller; et Michelet ne le fait pas. On l'a déjà remarqué, au premier chapitre, les rieurs ne sont pas de la même constitution que Michelet. Que de fois les mots comme « J'ai toujours eu peur des rieurs », résument l'esprit de son œuvre!

Le propre du grand homme, selon Michelet, c'est tout d'abord la joie. C'est parce que la joie lui manque que Molière est un génie « fort, plutôt que grand (1) ». Voyez comme il parle dans son introduction au XV^e volume de l'*Histoire* : « Les vrais génies d'alors, même en naissant, ne sont pas jeunes, et quoiqu'ils fassent, ils souffrent de l'impuissance générale. La tristesse est partout, dans les monuments, dans les caractères, âpre dans Pascal, dans Colbert, suave en Madame Henriette, en La Fontaine, Racine et Fénelon. La sécurité triomphale qu'offre Bossuet n'empêche pas le siècle de sentir qu'il a usé ses forces dans des questions surannées. Tous ont affirmé fort et ferme, mais un peu plus qu'ils ne croyaient. Il ont tâché de croire et y sont parvenus, à la rigueur, non sans fatigue. Cet attribut divin (commun au xvi^e siècle) à pas un n'est resté : la Joie! La joie, le rire des dieux, comme on l'entendit à la Renaissance, celui des héros, des grands inventeurs, qui voyaient commencer un monde, on ne l'entendait plus depuis Galilée. Le plus fort du temps, Molière, meurt de mélancolie (1). » Ce qui ne l'empêche pas d'être un grand rieur, et de rire quand il ne pleurait pas. C'est un lieu com-

spécifique ou concluante de l'influence de Carlyle dans l'œuvre de l'historien français. L'hypothèse de Barbey me semble fautive. « Carlyle alluma certainement le Michelet que nous avons maintenant, mais tout en l'allumant — et trop, — il n'en changea pas la nature pour lui donner la sienne. Michelet avait les lèvres trop fines, pour que l'éclat de rire que pousse parfois Carlyle aux plus tristes, et aux plus terribles instants de l'histoire, pût s'y étaler à l'aise et y retentir. Pour cela il eût fallu des livres un peu à la Rabelais. » *Les Œuvres et les Hommes*, t. X, p. 248.

(1) *Nos Fils*, p. 150.

(2) P. 17, Introduction, *Histoire de France*.

mun: les grands comiques sont souvent profondément tristes et accablés de soucis et de misères. Mais, Michelet ne peut pas concevoir que ces deux choses-là, la tristesse et la gaiété, existent à côté l'une de l'autre.

Il veut l'héroïsme chez Molière, et ne le trouve pas toujours. Les raisonneurs par la bouche desquels Molière nous parle, justifient, la plupart du temps, il faut le dire, l'accusation de Michelet. *L'honnête homme*, prudent, confortable, n'a pas la grande étincelle. Ce n'est pas un homme bien noble; c'est un médiocre aux « demi-vertus ». Cet homme « raisonnable » a tout simplement le savoir-faire, le sens pratique, l'instinct positif du bourgeois. Ce n'est pas un Marceau, ce n'est pas un Hoche, pas même un Danton. Il n'est pas grand lui-même et il a l'horreur du grand, du geste magnifique. « Cette pauvre moyenne qu'on trouve, est-ce au moins l'homme naturel? Non, c'est l'homme arrangé, *l'honnête homme*, Cléanthe ou Philinte, tellement modéré, équilibré qu'il est nul, — ni héros, ni savant, encore moins créateur, que dis-je? *pas même amateur!* — homme de goût peut-être, mais se piquant de savoir peu, d'agir peu, — bref, de n'être rien. »

Il est sur la mauvaise piste ici; il l'est encore quand il parle de la bastonnade dans l'*Amphitryon*. Sosie n'a pas de mépris pour la force (Sosie, par un miracle d'interprétation subtile, c'est Molière lui-même, selon Michelet). « Le pis c'est que Sosie avoue que le dur argument de Mercure, le bâton, lui touche l'âme, et qu'il commence à l'admirer, etc. Misère, misère profonde! contre la force injuste de ne pas garder le mépris. » Abstraction faite de l'identification de Molière avec Sosie, il y a une idée, peu remarquable, certes, mais assez juste et assez intéressante, il y a une idée, dis-je, suggérée par ces lignes: c'est que la bastonnade est d'un comique assez choquant pour les idées d'aujourd'hui. Plus incompatible avec ce que Michelet juge drôle, est le thème fréquent de coquage. Michelet y voit surtout de la tragédie; il écrit des choses

douloureuses chaque fois qu'il y pense, et il y pense un peu trop.

Les critiques que l'on a énumérées jusqu'ici, sont négatives; prudence et médiocrité des caractères (non de la peinture des personnages, mais des aspirations morales de ceux-ci); manque de délicatesse; cocuage, bastonnade. Mais il y a une chose pour laquelle Michelet admire le grand comique: pour *Tartufe*. C'est le « Molière de la révolution » (1) qui parle. Cette fois, nous ne sourions plus quand nous lisons cela. La vigueur, l'âpreté, la passion, le sérieux; Michelet a raison quand il dit les voir dans *Tartufe*. C'est ici que la parole de Michelet devient vibrante, que Molière prend l'allure d'un grand homme (2). Le nom de Shakespeare surgit à côté, et après lui les mots de « volcan, force, profondeur ». Cette fois, il y a accord entre le tempérament de Michelet et la « matière » traitée. Quand cet accord se réalise, on peut compter sur de belles paroles. Sinon — sinon l'on voit l'exégèse pitoyable qui remplit tant de pages dans le XV^e tome de l'*Histoire*. Nous ne la reproduirons pas. Plût à Dieu qu'il les eût détruites au lieu de tant de papiers qu'il a brûlés avant sa mort (3).

Michelet avait donc condamné la plupart des écrivains du siècle : « Corneille est un effort.. Molière, génie robuste, est fort plutôt que grand; et le délicieux La Fontaine n'est au fond qu'un fils exquis de Rabelais. *Le reste, je l'avoue, m'assom-*

(1) P. 73, vol. XV.

(2) P. 72-75, vol. XV.

(3) Selon le témoignage de Mme Michelet ; *Lettres à Mademoiselle Mialaret*, Flammarion, et de Monod, p. 2, *Jules Michelet*, Hachette, 1905.

me. » Si, au moins, il les avait laissés tranquilles, ignoré le tout, comme on le fait avec des sujets complètement indifférents! Mais non! Il est allé les chercher pour les accuser — Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon (1). Pourquoi répéter tout ceci? Arrêtons-nous cependant à un petit paragraphe bien intéressant. Michelet parle du portrait de Fénelon: « Mais les portraits qui restent (à Versailles et ailleurs) ajoutent des faits moins favorables (2), quelque chose d'usé, d'effacé, de trop raffiné, et je ne sais quelle obliquité, un mouvement fuyant de l'épaule, une allure serpentine, comme d'un ingénieux sophiste byzantin. Rien de faux, et pourtant rien qui rassure assez. On sent que ce génie complexe, dont le propre est l'ondulation, n'aura pas besoin de mentir pour varier et tromper le monde, que dis-je? pour se tromper lui-même. » C'est un petit procédé très fréquemment employé par Michelet que cette lecture des portraits. Presque toujours, l'on doute, mais presque toujours l'on est saisi par une réalité différente et peut-être tout aussi vraie que celle des faits. Nous sommes face à face avec un fait littéraire qui a de la vie, une vie indépendante et attrayante. Qui voudrait manquer un paragraphe comme celui que l'on vient de citer? Les portraits de Michelet, voilà une étude qu'on pourrait faire avec utilité et plaisir.

Il n'est pas nécessaire de donner un nouvel aperçu du siècle : les idées dominantes, mieux, les passions dominantes de Michelet sont présentées, concentrées dans chaque phrase qu'il écrit, ce qui ne l'empêche pas de manquer d'ordre. On peut le dire sans paradoxe. Michelet est dévoré par ses émotions; et leur logique, leur ordre est tout autre que ce qu'il faut dans un exposé historique ou littéraire.

(1) Ce n'est d'ailleurs, la plupart du temps, que par des allusions assez hachées qu'il nous parle de ces auteurs.

(2) Que ceux donnés sur Saint-Simon (cité par Michelet, p. 296, XV). « Il avait du docteur, de l'évêque et du grand seigneur. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. »

LE XVIII^e SIÈCLE

C'est, selon Michelet, le grand siècle. (1) C'est le siècle de la Révolution et tout doit y être beau. Même les mœurs sont meilleures qu'au siècle précédent (2). Enfin, c'est le siècle « héroïque ». Quoique « l'histoire ne soit pas un professeur de rhétorique » (3) qui nous fait pousser des « ah ! » Michelet s'efforce à nous faire exclamer. Et si nous ne le faisons pas, c'est lui qui le fera. C'est une chose curieuse de remarquer comment, chaque fois qu'il est sur le point de dire des énormités, Michelet semble s'en rendre compte; il en parle, il annonce qu'il faut nous garder contre telle ou telle chose qu'il s'empresse cependant de faire. Ainsi au commencement du xvii^e siècle, il nous disait qu'il ne fallait pas chercher la cause des grands événements dans les petits faits. Et de même, ici, tout en distinguant pour nous entre « l'histoire et un professeur de rhétorique », il ne se livre pas moins à des transports oratoires qui conviendraient beaucoup mieux à un député parlant devant des électeurs. Les paroles le grisent, cela est évident; et malgré leur mouvement tumultueux, il y a une certaine stagnation dans les idées : je m'explique : Quand il parle du xviii^e siècle, il est moins inquiet qu'ailleurs; il ne jette pas ses regards dans tant de directions, il n'est pas aussi complexe — on peut le réduire, le résumer, le décrire avec beaucoup plus de facilité. Du moment qu'on peut enfermer un écrivain dans des formules, il faut craindre pour sa

(1) Voir Rev. I, p. 32 et 46. P. 105 : « Glorieux siècle ! Qu'il mérite d'être à jamais appelé l'âge héroïque de l'esprit ! »

(2) Histoire, XVII, p. 68.

(3) Histoire, XVII, p. 12.

grandeur. On ne peut jamais le faire avec Michelet sans omettre quelque chose, et cette remarque tient bon même ici. Pourtant, on peut alléger son xviii^e siècle, le condenser très considérablement. On y perdra beaucoup moins qu'ailleurs.

Qu'y a-t-il, cependant, qui vaille la peine d'être retenu? Il parle, d'abord, de l'importance que l'on a donnée à l'action dans ce siècle. « Le but de l'homme c'est l'action », a dit Voltaire. On pourrait demander à Michelet de préciser l'idée, de nous dire quelle espèce d'action il veut, dans quelle direction il faut qu'elle se manifeste. Et cependant, quand Michelet a saisi cette idée comme la plus importante du siècle, il ne s'est pas mis dans une position indéfendable. Michelet a des enthousiasmes pour tout effort vital en soi, et c'est une idée à laquelle se rattachent beaucoup de penseurs contemporains. Il voit dans ce principe d'action, la santé, le contentement, la vigueur; et l'expérience lui a donné raison.

Le xviii^e siècle est un siècle humanitaire, essentiellement bon, nous dit-il. Là encore, Michelet a raison de chercher l'inspiration de la bonté partout où elle peut se trouver. Il est de très peu d'importance qu'il l'ait localisée dans ce siècle, le principal c'est qu'il nous en parle. Il y a, dans cet homme, des trésors de tendresse et à la moindre invitation, il nous dira des mots, qui, fades ou sentimentaux ou ridicules chez un autre, ne cesseront de toucher quand c'est Michelet qui parle. Voici un passage comme il y en a beaucoup : « Gloire à l'esprit du temps! au grand élan de cœur qu'avaient produit surtout les livres de Rousseau. On sent à quel point ils sont maîtres, et comme ils ont percé partout.

« Quelle transformation générale! Quoi! l'humanité, la pitié, les meilleurs sentiments de l'homme, ont changé, ont dissout la police à ce point!... Mais s'il en est ainsi la police n'est plus; et le despotisme n'est plus! Et la Révolution est faite » (1).

(1) T. XIX, p. 293.

Le xviii^e siècle est, de plus en plus, un siècle de liberté, de santé. Michelet démêle dans la pensée de cette période, cette autre vigueur qui vient de la croyance dans le libre arbitre. Selon Michelet, le fataliste est un malade. Là encore, il se montre incapable de comprendre ceux qui ne pensent pas comme lui. Cependant, il faut bien admettre que le déterminisme amène, dans le cas de la plupart des hommes, un malaise, un état d'esprit qui touche à la morbidité. Le déterminisme n'endurcit pas, comme le pense l'historien, mais il anéantit.

Ne nous attendons pas à un examen complet. Ce qu'il faut à Michelet c'est un prétexte pour nous parler de ses amours et haines. Ceci une fois fini, il laissera le reste.

L'écrivain qu'il aime le plus, c'est-à-dire, celui avec lequel il a le plus en commun, par tempérament et par idées, c'est Rousseau. Il peut le blâmer excessivement, il peut le louer sans mesure, chaque fois, il dit son amour. En 1847, au commencement de sa Révolution, il compose une véritable ode en son honneur : — Rousseau a rétabli la famille. Michelet lui en a toujours su gré. La famille, la famille, il en parle tout le temps : pour lui, c'est la base de la patrie; c'est tout dire. Ce n'est pas à tort que Michelet attribue le rétablissement de cette institution à Rousseau. On a déjà vu combien Michelet est révolté de voir l'adultère traité comme une farce; l'idée lui a toujours semblé cruelle. Rousseau, en s'élevant dans la *Nouvelle Héloïse* contre la conception prédominante, a gagné l'admiration de Michelet.

Rousseau a pensé à l'enfant, à l'avenir. Voilà encore une préoccupation qui a toujours été présente à l'esprit de Michelet. Celui-ci ne se trouve pas entièrement d'accord avec la pédagogie de l'*Emile*. Dans *Nos Fils*, il lui adresse des critiques. Il attaque la division d'âge dans l'*Emile*. Il la trouve scolastique : cela « brise l'unité réelle, si touchante de l'âme. Il en fait trois, ce semble ». Michelet trouve désagréable le

« je suis fort » de la première période, et l'utilitarisme de la seconde. Il blâme l'emploi du mensonge. Enfin il se révolte contre l'idée de la Révélation dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*. Mais tout ceci n'est pas la faute de Rousseau. Il n'est que le copiste : « Ah! robe de Nessus qu'on ne peut arracher! Ah! levain savoyard de l'éducation catholique!... C'est de là qu'il a pris des finesses à la Fénelon, des machines qui trompent l'enfant « dans la bonne intention ». Quoi, lui mentir!... Comment lui dire ce mot de tyran : « Je suis fort! » — Il y a de ces mots, de ces élans tyranniques comme dans le *Contrat Social*. Et dans cette dureté pourtant une grande vacillation. Qu'est-ce que ce Vicaire Savoyard? Ce fin abbé qui parle, *et non Rousseau*. Rousseau n'est que copiste. » Ce passage en dit beaucoup sur les sentiments de Michelet envers Rousseau.. Il croit l'avoir bien grondé, bien critiqué. Mais cette contenance sévère ne peut pas durer longtemps lorsque l'on parle à un être chéri. « Misère! misère! Et avec tout cela, l'effet total fut pourtant beau et grand. » Et ailleurs (1) il dit encore le fond de sa pensée : « Si tel détail nous trompe, l'ensemble est dans le vrai. »

Rousseau est dans le vrai parce qu'il a jeté le grand cri « Conscience! Conscience! » Il est dans le vrai parce qu'il s'est appuyé sur l'instinct plutôt que sur la raison. Et là encore, Michelet est touché dans le plus intime de son être. Le cœur, l'instinct, il nous en a parlé comme pas un. Quoique Faguet se soit moqué du *Peuple* (où ce thème est fréquent) le livre fera songer. Michelet en a toujours été plein à vrai dire; c'est pour cela que ce livre est si fort. Que de fois on rencontre des phrases comme celles-ci : « Le cœur est le plus souvent, chez moi, le point de départ de mes pensées. Il féconde mon esprit (2). » Et encore : « ...les vices du cœur viennent surtout des vices de l'esprit (3). » Plus loin dans le

(1) *Nos Fils*, p. 171.

(2) *Mon Journal*, p. 49.

(3) *L'Etudiant*, p. 34.

même livre on lit : « Oui, c'est du caractère qu'il s'agit; l'esprit est secondaire (1). » Et dans l'*Histoire* (V, 61) : « ... Il y a des ignorances sans remède, celles du cœur. » X, p. 160 : « Fort éclairée d'elle-même (il s'agit de Marguerite de Navarre), de plus, illuminée par la seconde vue du cœur. Elle conduisait alors dans la vraie voie de son règne. » Par défiance de la logique (2), par sa confiance dans le cœur, Michelet est de la famille de Rousseau.

Toute la vie de Michelet s'est passée à chercher la justification de la démocratie; il devait adorer Rousseau comme le grand avocat des revendications démocratiques. Rousseau a défié les hommes, il a placé la décision de ce qui est juste et raisonnable dans la masse. A ceci Michelet ne fait que battre des mains. C'est même en cherchant à le prouver qu'il s'est lancé dans ses théories de la sagesse instinctive du peuple. Michelet, lettré, homme d'intelligence extraordinaire, n'a pas pu s'empêcher de se séparer du peuple par sa force intellectuelle, il a vu qu'en toute justice, on ne pouvait donner à son propre avis, à son propre mérite, la même valeur qu'à ceux d'un quidam. Mais il a cru que dans les questions fondamentales où l'homme de science est aussi ignorant que l'homme du peuple, le cœur, et la vision instinctive avaient autant de chances de bien agir que tout le bagage intellectuel ramassé dans les écoles. On peut demeurer sceptique là-dessus. Les faits ne peuvent être contrôlés et personne, pas même Faguet, n'est capable de réfuter Michelet.

Donc, à tout prendre, Michelet est d'accord avec Rousseau. Mais ne voilà-t-il pas que vingt ans après le commencement de la Révolution, il s'avise de l'attaquer? Il croit qu'il s'est détaché de lui, mais plus on relit ces pages, dans le XIX^e tome de l'*Histoire*, plus on voit combien il lui est resté fidèle. Michelet s'aperçoit que Rousseau est en opposition avec

(1) *L'Etudiant*, p. 62.

(2) Voir encore Rev. V, p. 326 : « Selon la logique, qui était tout à fait faux. »

les philosophes de son siècle. Par un raisonnement dont je vous ferai grâce, il se figure que Rousseau a pris parti contre les tendances progressives de ce cher siècle. Nous ne pouvons rendre compte de ces pages pleines d'un inexprimable ridicule (1) (à la manière de certaines parties de la *Femme et de l'Amour*) et pourtant si attrayantes. Il relie tout avec des fils imperceptibles, religion, Louis XV, les femmes, Robespierre et Danton, que ne met-il pas dans ces pauvres pages? *L'Emile*, la *Julie*, le *Contrat*, sont autant de « démons », les origines de la réaction. Il s'acharne sur la *Nouvelle Héloïse*, en particulier. C'est la naissance du roman. Et celui qui sait ce que Michelet entend par roman, comprend que c'est quelque chose de terrible (2). « Rien de tel avant l'*Héloïse*, » dit-il, « rien de tel après. » Car ce n'est pas seulement ce criminel roman qui est né, mais aussi la rêverie. Cela aussi, c'est un péché inexpiable; donner prise à la rêverie c'est combattre l'idéal d'action du siècle. Le roman et la rêverie sont deux choses, qui, peu à peu, iront énerver le monde. La rêverie donnera naissance à Bernardin de Saint-Pierre. Celui qui vient est « le Rousseau non raisonneur, charmant, mais si mou, l'aimable auteur de *Paul et Virginie*.

« Puis un grotesque Rousseau, barbaro-breton, dans l'effort, l'entorse, qui pourtant, par *René*, dure et toujours durera (3). Puis tant d'autres, pleureurs, malades, mélanco-

(1) Ce sont des pages comme celles-ci qui ont poussé Barbey d'Aurévilly à appeler Michelet le dégingandé en histoire. » Essai sur Taine, *Les Œuvres et les Hommes*, p. 233.

(2) *Bible de l'Humanité*, p. 405.

(3) Michelet ne prodigue pas sa sympathie à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Dans son chapitre intitulé le *Triomphe de l'Ennui*, il parle ainsi d'*Atala* : « Petit roman où l'auteur, qui d'abord avait pensé au livre charmant de *Paul et Virginie*, pour mieux attirer l'attention, se créa un langage à part (ni française, ni bas-bretonne). Tous ceux qui ont lu cette première édition, ont reculé. A-t-il vu l'Amérique du Nord? On pourrait en douter... Ces vaines descriptions n'ont d'autre but que l'effort d'imiter gauchement Bernardin de Saint-Pierre, et de nous inonder d'un grossier déluge néologique. La pauvre langue française a subi deux fois en ce siècle ces mélanges barbares, qu'on pourrait comparer à l'opération dangereuse de la transfusion du sang pratiquée par des chirurgiens maladroits.

liques, égoïstes, qui vont se pleurant eux-mêmes, cherchant l'oubli, descendant la pente du narcotisme. »

Quand on a lu ce qui précède, on n'est pas surpris de l'entendre dire que Rousseau a commencé la dissolution de la vie. « Cette pente a ses degrés. C'est le roman, c'est le tabac (Michelet détestait le tabac). Plus tard, ce sera l'opium, chemin sûr et abrégé de l'autre rivage.

« *Jusqu'à Rousseau, point de roman* (c'est lui qui souligne). Du moins, point de roman qui règne... on admirait, c'était tout. Mais sous la *Nouvelle Héloïse*, on est dompté, entraîné; on copie, on obéit. Dès lors, le roman est roi. Voici son avènement. La patrie est secondaire. L'âme individuelle est tout. Chaque maladie de cette âme, finement analysée, regardée au microscope, grossie, admirée, deviendra un mal favori que chacun choiera en soi. Tous, à partir de ce moment, nous irons caressant nos plaies pour les irriter davantage (1). »

Il y a évidemment quelque vérité dans ces étonnantes pa-

Je me suis toujours tenu très loin de cette école, sachant que les nouveautés nécessaires à la langue si riche de Rabelais, Molière, Voltaire et Diderot, ne peuvent être introduites qu'avec précaution et en fort petit nombre, à mesure que les idées nouvelles commandent de nouvelles locutions. »

Plus loin, il dit : « Les dévots d'une part et les critiques de l'autre contribuèrent à faire connaître cette merveille... d'éloquence ou de ridicule. » Rev. X, p. 74-75.

(1) Ceci illumine le passage dans l'Introduction du X^e tome de la *Révolution*, p. 17. « La confession, le roman, l'alcool, grands corrupteurs du XIX^e siècle », et ces autres morceaux dans la *Bible de l'Humanité*, p. 405 et 414 : « Monsieur, qu'est-ce que le roman? Madame, c'est ce qu'en ce moment vous avez dans l'esprit. Car comme vous ne vous souciez ni de patrie, ni de science, ni même de religion, vous causez ce que Sterne appelle un *dada* et que j'appelle une jolie petite poupée. Nous avons un fade roman. Pourquoi? Parce que nous n'avons pas une grande poésie.

P. 414, *ibid.* : « L'amour est une loterie, la grâce est une loterie. Voilà l'essence du roman. Il est le contraire de l'histoire, non seulement parce qu'il subordonne les grands intérêts collectifs à une destinée individuelle, mais parce qu'il n'aime pas les voies de cette préparation difficile qui, dans l'histoire, produit des choses. Il se plaît davantage à nous montrer les coups de dés que parfois le hasard amène, à nous flatter dans l'idée que l'impossible souvent devient possible. Par cet espoir, le plaisir, l'intérêt, il gagne son lecteur, gâté dès le début, et qui le suit ensuite avidement à ce point qu'il le tiendrait quitte de talent, d'adresse même. L'esprit chimérique se trouve intéressé dans l'affaire, il veut qu'il réussisse. »

roles de Michelet, surtout lorsque nous considérons ce qu'on connaissait de son temps. Le roman a depuis fait de grands progrès, et Michelet parlerait autrement aujourd'hui, sans aucun doute. Mais, ne nous laissons pas prendre au bruit qu'il fait. La vérité est qu'il adore Rousseau non seulement pour « la force, la force magique », qui « tout à coup parle une langue inconnue », langue mélodieuse qui l'émeut, qui le surprend; mais pour cette chère rêverie même, pour la mélancolie, la langueur, pour l'orage et la passion qui émanent des écrits de Rousseau. Qui douterait à entendre Michelet parler d'Annecy, que ce ne soit le langage du véritable amour (1)? Non, Michelet est bien le fils de Rousseau; il a

(1) P. 48, t. XIX : « Tout le monde va voir les Charmettes, mais la grande impression fut bien plus à Annecy. Les Charmettes où Rousseau déjà est un homme, un maître de musique, lisant MM. de Port-Royal, faisant un peu d'astronomie sont un lieu plus sérieux. La mollesse inexprimable qui nous fond toujours le cœur en lisant le second livre, le troisième des *Confessions* est propre à l'air doux, languissant, quelque peu fiévreux d'Annecy. Il y a là de la Maremme. Plus d'un a voulu y mourir. (Eug. Sue).

En 1865, par un beau mois de septembre, je me trouvais à Annecy, travaillant comme toujours. Mais vers les dix heures, la matinée était si douce, plus moyen de travailler. Nous allâmes nous asseoir au lac, sous un fort beau saule, vieux, qui rappelle que le jardin public était un marécage, en face de l'agréable et marécageux Albigny. Dans une brume légère qui gazait à demi l'horizon, nous regardions la petite île des cygnes, leurs plumes fugitives qui volaient, nageaient sur l'eau. Les coteaux simulaient un peu, tout autour, ceux de la Saône. A droite, le petit palais qui fut Saint-François de Sales; derrière, la ville, les églises, les couvents, la Visitation (où rêva Mme Guyon). Il y avait eu des orages, et quelques gouttes de pluie tombaient encore par moments. Un habitant d'Annecy, assis sur le même banc, nous expliqua que le lac s'infiltrait assez loin sous la plaine. Il se verse lentement dans un affluent du Rhône. Jadis, il était bien plus lent. Ses eaux paresseuses (tout au contraire des lacs suisses qui montent l'été) baissent alors sensiblement, laissent ici et là des lagunes, des flaques mortes. Il y a, dit-on, peu de fièvre, mais quelque chose de doux, de mou qui nous ralentit. Et l'âme aussi ne s'en sent que trop de ces molles douceurs.

Les nombreux canaux qui font de l'intérieur d'une ville comme une petite Venise (sans caractère, sans monuments, de si peu de mouvement) rendent cette langueur plus sensible. Il ont de petits brouillards vaporeux, jolis d'effet, plus qu'agréable à l'odorat. Ajoutez des rues en arcades, des passages obscurs, mal tenus, des fenêtres du xvi^e siècle, d'autres étroites et antiques, vieux vilains trous ornés de fleurs. Ces fleurs boivent l'impureté des canaux avec délices et n'en sont que plus charmantes.

Rousseau dit se rappeler tout cela avec volupté. L'étroite rue sous l'église (fermée alors en impasse) où logeait Mme de Warrens, entre l'évêque, les Cordeliers et la Maîtrise où il apprend la musique, c'est au vrai l'ancienne Savoie. Derrière la maison, le canal lourd est d'une eau peu limpide. Mais par-dessus, il

hérité de tout, des bosses et des muscles, des faiblesses et des vertus de Rousseau. Le même sérieux, la même bonté foncière, le même optimisme inlassable, la même sympathie profonde et délicate pour ceux qui souffrent; le même mysticisme, la même chaleur qui consomment tout : hommes nerveux, prodigieusement émotifs, sensibles à toute harmonie et meurtris, blessés aisément. Ils sont sensuels tous les deux, ils sont capables du plus sévère ascétisme; ils participent aux impulsions de leur inconscient, tout en ne cessant d'être des cérébraux d'une puissance extraordinaire; bref, ce sont des hommes très vivants, très intenses, très complexes, et ils nous présentent toutes les glorieuses possibilités, et tous les dangers de cette aventure qu'est la vie.

Voltaire est aussi opposé à Michelet qu'il l'est à Rousseau, peut-être plus. On se demande comment le pieux Michelet peut aimer cet ironique Voltaire, cette essence de l'irrespect, ce matérialiste qui adore le confort, cet esprit polisson. Comment le moraliste sérieux qu'est Michelet peut-il goûter les piroquettes et les gambades de Voltaire — est-il possible de trai-

voyait la campagne, « un peu de vert ». Tous les germes de Rousseau sont là. Il y resta longtemps; mais surtout pendant six mois, il ne fit que les vingt pas qui séparaient les deux maisons, celle de *maman* et la Maîtrise. Tout lui est resté, dit-il, dans la même vivacité, la température de l'air, les beaux costumes des prêtres, le son des cloches, l'odeur, l'odeur bien mêlée sans doute et des fleurs et des canaux, des drogues pharmaceutiques que faisait la charmante femme et qu'elle le forçait de goûter. Là, ce cantique entendu la nuit qui le fit tant songer. Là, la rêveuse promenade qu'il fit un jour de dimanche, pendant qu'elle était à vêpres, pensant à elle, avec elle espérant vivre et mourir... Mais moi-même ne rêvai-je pas ? Voilà que sans le vouloir, je vais et je suis ce flot.

Plus de vingt ans passent. En vain. Le flux, le reflux des misères, la vie dure de l'homme de lettres dans l'agitation de Paris, les avortements, les demi-succès, les amis encyclopédistes, l'effort vers le paradoxe, la folle attaque aux sciences, l'hymne absurde à la vie sauvage, le travestissement romain, cela passe. Efforts vains pourtant, sincères, honnête tentative pour vivre de son travail, accorder la vie réelle avec la vie de pensée.

Ces vingt années passent. En vain. Sous tant de choses voulues, empruntées, artificielles, subsiste le Rousseau d'Annecy.

La cloche qu'il entendit là sonne encore... Pauvre cœur de femme, sous le masque de Caton !... Pauvre, pauvre *citoyen* ! — Il faut se rappeler que tout ceci se trouve dans un ouvrage d'*histoire*. Mais on n'a pas besoin de long commentaire pour montrer que tous les Rousseau et le Rousseau « artificiel » et le Rousseau de rêverie ont captivé notre romantique.

ter Voltaire avec une gravité soutenue, et de lui rendre justice? Nous avons vu en parlant de Molière que le procédé a ses désavantages. Et puis ce romantique passionné, volcanique, saura-t-il apprécier le rationaliste rigoureux? Michelet aime les images et l'éloquence et il a à faire à un écrivain sobre et abstrait. Ce sont autant d'obstacles à un jugement équitable.

Cependant Michelet a été fasciné moins qu'ailleurs par les différences qui le séparent de l'homme qu'il étudie. Il est vrai qu'il nous a parlé du « rire éternel de Voltaire, son enseigne et sa grimace » (1). Il a marqué au fer rouge le *Candide*, qu'il décrit comme une « orgie d'imagination — livre de doute, la bacchanale effrénée, satirique et priapique, de l'ironie désespérée » (2). Mais il a atténué en une certaine façon ce sévère jugement, en disant que ce libertin l'était plutôt en littérature que dans la vie. « Il avait toujours eu l'imagination sensuelle. Il semblait que sa lame brillante, son inépuisable torrent d'étincelles, tint fort à cette légère électricité du sexe, dont il abusait bien peu. Né si faible et ne mangeant pas, ne vivant guère que de café, il fut surtout un peu satyre, d'esprit et de velléités. En le suivant patiemment, on voit que, jusqu'au dernier jour, il eut toujours quelque femme. On a noté parfaitement ce que fut pour lui sa nièce (Nicolardot). Sa mauvaise humeur à Berlin vient de ce qu'il ne put l'y mener. C'était une veuve d'à peu près quarante ans, qui n'était pas belle: elle louchait, elle était lourde, vulgaire et prétentieuse. » Cette citation a été prolongée à dessein : rien mieux que cette petite description, faite sans le plus imperceptible sourire, ne peut montrer combien les saillies de Voltaire sont peu propres à le charmer.

Toutefois, quand il verra que ce rire de Voltaire, si aigre, si méchant, produit tout de même des résultats désirables, il

(1) P. 45, t. XIX.

(2) Ce grand ironiste parle souvent contre l'ironie. C'est pour leur ironie qu'il flétrit si violemment Byron et Goethe.

en parlera d'une étrange façon : « ... étincelle de Voltaire (1)...
Disons mieux, la flamme immortelle du vrai génie de la
France... Rire sacré, rire sauveur, qui vainquit la peur et la
mort, rompit l'horrible enchantement ».

On voit d'ici pourquoi Michelet est décidé à pardonner
beaucoup au *philosophe*. Il a combattu les mêmes ennemis
que lui; comme lui il a défendu les malheureux, les oppri-
més; comme lui, il s'est trouvé le champion du protestan-
tisme plutôt à cause du fait que les protestants étaient oppri-
més par la monarchie, que parce qu'il avait des affinités
particulières avec leur doctrine.

Michelet ne s'est pas dissimulé la vanité et la violence de
Voltaire. Le désir de se faire une publicité ou de donner sa-
tisfaction à ses propres griefs a peut-être poussé celui-ci
dans certaines de ses querelles; mais Michelet est tout à fait
dans le vrai quand il nous parle de la générosité foncière de
Voltaire, de son amour de vérité, de clarté, de sa probité (lé-
gèreté, manque de profondeur, disent certains critiques) en
fuyant les « vaines subtilités, les abstractions dangereuses » (2).

C'est un esprit national, dit Michelet. « Par son bon cœur
et son bon sens il est profondément peuple. Personne ne les
séparera, il faut bien vous y résigner. Eussiez-vous l'esprit
de Voltaire, vous n'arracherez pas Voltaire à l'esprit national,
ni la France à la France. » Il faut qualifier cette pensée, il faut
la définir. Il est vrai que Voltaire n'est pas de la classe du bas
peuple, mais ce n'est pas ce que Michelet veut dire : par « peu-
ple », il entend toute la nation. Il ne faut pas croire non plus
qu'il accepte comme définitifs les résultats de cette logique
rapide et superficielle que l'on appelle le bon sens. Il a parlé
contre ce « bon sens » (3). Ce qu'il accepte comme guide c'est

(1) *Révolution* II, p. 23. Voir aussi le mot *Raillerie*, appendice.

(2) *Révolution*, t. II, p. 29.

(3) T. XV, p. 86 : « Ainsi apparut dans la guerre, le vrai génie moderne qui
méprise les sens et la platitude du sens commun, et qui, le plus souvent, est la
routine. Les sens, le sens commun, avaient dit que le ciel était une voûte de
cristal à clous d'or. »

ce bon sens aidé par les aspirations généreuses, par la bonté du cœur. Ces termes ainsi définis, on peut donner raison à Michelet.

Enfin, il a bien saisi la force que puise Voltaire dans sa doctrine de l'activité, et par l'application de cette doctrine. Michelet y a vu le remède le plus sûr de nos malaises modernes, excès d'introspection, analyses oiseuses et morbides. — On voit, qu'en général, les jugements de Michelet sur Voltaire sont plus dignes de confiance qu'on ne l'aurait soupçonné étant donné leurs caractères si différents.

Nous avons vu, au deuxième chapitre, combien Michelet était attiré par des vues d'ensemble, par des synthèses gigantesques. Autant que possible, il a tâché de parler des sciences, des idées et des arts qui se rapportent à l'histoire. Il lui aurait fallu plusieurs vies pour exécuter ce qu'il avait entrepris. La même curiosité, la même activité, la même idée d'embrasser tout et de faire tout, le ravit chez Diderot. Il reprend le mot que Voltaire appliquait à Diderot : le *Panto-phile*, qu'il traduit ainsi : « amant de toute nature ou plutôt amoureux de tout ». Plus loin, il appelle Diderot *Pan-ourge*, « l'universel faiseur ». Diderot écrit beaucoup; mais il fait plus que des livres, il fait des hommes. De ce que Diderot a légué à ses contemporains, à la France et à l'Allemagne, Michelet parle en termes poétiques. (Voyez appendice, page 104.) Ce serait diminuer la valeur de ces pages que d'en donner autre chose que l'idée très sommaire qu'on vient d'esquisser.

Dans son esprit, Michelet associe les hommes qu'il aime le plus. Ainsi Diderot et Danton se trouvent unis, lui-même étant le terme moyen : Diderot partage ses goûts encyclopédiques, Danton incarne l'homme du peuple tel que Michelet l'aime malgré ses faiblesses et ses tares. Etant ainsi l'un et l'autre des projections de sa propre âme, ils se trouvent constamment rapprochés : il les voit pour ainsi dire l'un à côté de l'autre.

Les autres écrivains du siècle sont traités d'une façon trop fragmentaire et trop brève ou bien trop banale pour permettre une étude comme celles qu'on vient de faire. Nous donnerons des extraits dans l'appendice.

Que valent ces jugements littéraires que l'on a systématisés autant que possible? — A cette question il faut répondre que comme critique littéraire elles valent, en général, très peu si la qualité de la critique littéraire doit être jugée selon le degré de lumière que la critique jette sur les œuvres étudiées. Sans doute, l'on a soutenu avec beaucoup d'habileté ce point de vue, que le critique ne peut et ne doit que donner ses impressions personnelles. Il ne nous appartient pas de nous lancer dans des controverses pleines de danger et de difficulté. Nous ne pouvons que donner notre préférence à la critique scientifique, tout en ôtant à ce terme ce qu'il peut avoir de mécanique et de trop statique; il est possible de faire des études qui ne soient pas exagérément relatives, qui ne soient pas anarchiques; il semble qu'un certain degré d'exactitude et de stabilité soit possible sans amortir la sympathie et le contact personnel. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui est sûr : une critique qui nous apprend très peu sur le compte de l'écrivain étudié ne mérite pas le nom de critique. Michelet n'est pas un critique.

Mais alors, ce travail est-il vain? Je ne crois pas. Michelet nous a parlé de lui-même et nous avons eu l'occasion de le voir d'un autre angle que l'angle habituel. Cela vaut toujours la peine d'être fait quand il s'agit d'un homme comme Michelet. Les résultats ont été donnés en suivant notre ligne droite; il nous reste maintenant une impression d'ensemble : tout semble s'effacer, et ses violences, et ses injustices, devant ce sentiment dominant de bonté et de jeunesse. Michelet a cru combattre le christianisme, mais il en a gardé l'essence; il s'est égaré dans les dogmes et dans la politique ecclésiastiques; mais il n'est pas moins chrétien par son immense charité.

APPENDICE

APPENDICE

I. — GÉNÉRALITÉS

GRANDS HOMMES

Dans chaque siècle, c'est le plus grand homme qui a mission d'expliquer les contradictions apparentes ou réelles de notre nature; pendant ce temps-là, les médiocres, les esprits bornés qui ne voient qu'un côté des choses, s'y établissent fièrement, s'enferment dans un coin, et là triomphent.

(*Histoire*, V, p. 316.)

LIVRES

Hommes de livres, sachez bien que cet homme sans livre et de faible culture a en récompense une chose qui en tient lieu : Il est maître en douleurs.

(*Peuple*, p. 104.)

Un livre unique, qu'on lit et qu'on relit, qu'on rumine et digère, développe souvent mieux qu'une vaste lecture indigente. J'ai vécu des années d'un Virgile, et m'en suis bien trouvé.

(*Peuple*, p. 61.)

PAROLE

— Parole et acte, c'est tout un. La puissante, l'énergique affirmation qui assure les cœurs, c'est une création d'actes; ce qu'elle dit, elle le produit. L'action est ici la servante de la parole; elle vient docilement derrière, comme au premier jour du monde : *Il dit et le monde fut*.

(*Révolution*, IV, p. 86.)

SOTS ET LITTÉRATURE

L'antiquité dans l'esclave et le maître, eut le stupide et l'insensé. Le moyen âge eut un monde d'idiots. Mais le sot est une création essentiellement moderne, née des écoles du vide et de la suffisance scolastique; il a fleuri, multiplié dans les classes si nombreuses où la vanité prétentieuse se gonfle de mots, se nourrit de vent.

L'académie, le barreau, la littérature, le gouvernement parlementaire, ont donné à ce grand peuple de notables accroissements.

(*Renaissance*, p. 35.)

RAILLERIE

Le sacrilège, la raillerie des faux dieux est le premier devoir de l'historien, son indispensable instrument pour rétablir la vérité. Mais il faut que

la moquerie soit l'expression d'un mépris sérieux, profond, solidement fondé.

(Révolution, VIII, p. 19.)

PROPHÈTE

Le prophète est l'horreur et le scandale du monde. Le peuple est implacable pour ceux qui le forcent de voir. Il leur en veut d'avoir parlé, et voudrait le forcer de parler davantage. S'ils ne s'expliquent, ils sont des imposteurs. « Meurs ! ou explique-toi ! Tu romps la paix publique ! Tu es l'ennemi de la Cité ! »

C'est la torture intime de l'esprit prophétique. De ces pics effrayants, où le porte son vol, il voit l'immensité, l'*incognita terra*. Mais comment la décrire ? Cette vision trouble qu'on ne peut ni éclaircir, ni écarter, accable le voyant.

(Bible de l'Humanité.)

PEUPLE

Tout-le-monde, pour les habiles et les gens d'esprit, c'est un pauvre homme de bien, qui n'y voit goutte, heurte, choppe, qui barbouille, ne sait guère ce qu'il dit. Vite, un bâton à cet aveugle, un guide, un soutien, quelqu'un qui parle pour lui.

Mais les simples, qui n'ont pas d'esprit, comme Dante, Shakespeare et Luther, voient tout autrement ce bonhomme. Ils lui font la révérence, recueillent, écrivent ses paroles, se tiennent debout devant lui. C'est lui que le petit Shakespeare écoutait gardant les chevaux, à la porte du spectacle ; lui que Dante venait entendre dans le marché de Florence. Le bon docteur Martin Luther, tout docteur qu'il est, lui parle le bonnet à la main, l'appelant maître et seigneur : « *Herr omnes* (Monseigneur *Tout-le-monde*).

(Révolution, II, p. 6.)

MORALISTE, CARICATURISTE

Artistes, voilà donc vos modèles... Le bizarre, l'exceptionnel, le monstrueux, c'est là ce que vous cherchez. Moraliste, caricaturiste ? Quelle différence aujourd'hui ?

(Peuple, p. 136.)

MOINES ET LITTÉRATURE

Ici vient la grande formule, qu'on ne manque jamais de dire : « Heureusement, les moines étaient là, religieux conservateurs de l'antiquité, ses sauveurs. Ecrivains infatigables, ces bons bénédictins copiaient, multipliaient les livres. » Et voilà justement où était le mal. Plût au ciel que les bénédictins n'eussent su ni lire ni écrire ! Mais ils eurent la rage d'écrire et de gratter les écrits. Sans eux, la fureur des barbares, des dévots, n'eût pas réussi. La fatale patience des moines fit plus que l'incendie d'Omar, plus que celui de cent bibliothèques d'Espagne et de tous les bûchers de l'inquisition. Les couvents où l'on visite avec tant de vénération les manuscrits palimpsestes (c'est-à-dire grattés et regrattés), ce sont ceux où s'accomplirent ces idiots Saint-Barthélemy des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

« Me trouvant au Mont-Cassin, je demandai humblement la grâce de visiter la fameuse bibliothèque. Un moine me dit sèchement : « Montez, la porte est ouverte. » Il n'y avait ni porte, ni clef. L'herbe poussait sur la fenêtre ; les livres dormaient sur les bancs dans une épaisse poussière. J'ouvris force livres anciens, mais pas un complet ; aux uns, il manquait des cahiers ; à d'autres, on avait coupé des feuillets pour profiter des marges

blanches. Je descendis les larmes aux yeux, et je demandai pourquoi cette mutilation barbare. Un moine me dit que ses frères, pour gagner quatre ou cinq sous, arrachaient, grattaient un cahier, et vendaient aux enfants de petits psautiers, aux femmes de petites lettres (*sans doute des talismans*). » Tel est le récit naïf de Benvenuto d'Imola.

LECTURE

Il faut lire un peu vite pour bien lire, sauf à revenir ensuite. Dans une lecture trop lente, la liaison des idées échappe, et dans les ouvrages des grands écrivains, les vérités découvertes ne sont quelquefois pas plus utiles en elles-mêmes que ne l'est, pour qui la suit bien, la liaison des idées.

(*Mon Journal*, p. 21.)

LITTÉRATURE POPULAIRE

Voir-trop loin, c'est souvent chose vaine et même dangereuse... Regardons au plus près ce qu'il faut faire demain, ce que dès aujourd'hui, nous pouvons faire nous-mêmes.

Le premier point dont on ne parle guère, qui presse, qui doit tout précéder, c'est la création d'une littérature toute nouvelle, et vraiment sociale, c'est-à-dire, fort contraire à la littérature malsaine, romanesque et bouffie, morbide, qui a dominé jusqu'ici...

Oserai-je le dire ? mais c'est ma vraie pensée, — tout livre est à refaire. Je ne veux pas dire que les nôtres doivent être absolument brûlés ; mais, même en ce qu'ils ont de bon, ils manquent du fort caractère populaire que demande ce temps, et qui va signaler les œuvres de ceux-ci.

(*Nos Fils*, p. 318, 319.)

HOMMES D'ÉTUDE

Les hommes élevés dans nos scolastiques modernes ne renouvelleront pas le monde... Non, ce sont les hommes d'instinct, d'inspiration, sans culture, ou d'autres cultures (étrangères à nos procédés et que nous n'apprécierons pas), ce sont eux dont l'alliance rapportera la vie à l'homme d'études, à l'homme d'affaires le sens pratique, qui certainement lui a manqué aux derniers temps ; il n'y paraît que trop à l'état de la France.

(*Peuple*, p. 113.)

INTERNATIONALISME

Vaines barrières ! Eh ! croient-ils donc que Molière, Voltaire ou Rousseau nous soient plus chers que Beethoven ? Pour moi, lorsque en février je vis sur nos boulevards se déployer au vent de la Révolution le saint drapeau de l'Allemagne, quand sur nos quais je vis passer leur héroïques légions, et que tout mon cœur m'échappait avec tant de vœux (hélas ! inutiles), étais-je Français ou Allemand ? Ce jour, je n'eus pas su le dire.

(*Histoire*, X, p. 45.)

GÉNIE LITTÉRAIRE (Limites.)

Je ne sais pas bien si le génie littéraire est la première condition pour opérer ce miracle (la concorde entre toutes les classes). L'immensité, la profondeur, la fantaisie de Shakespeare, la force du fort des forts, de celui qui fit *Tartufe*, n'y réussirait pas peut-être. Il faut bien plus et bien

moins. Il faudrait cette chose à laquelle nul cœur ne résiste, un charme d'enfance et de sainteté, comme il est dans les paroles de la pucelle d'Orléans, et en même temps une verte vigueur d'héroïsme populaire, comme dans ses vives répliques aux ruses des pharisiens.

(*Etudiant*, p. 260.)

GÉNIE

Le génie est une innocence. Mystère profond des grands artistes. Quoi qu'il advienne, ils gardent un fond de pureté.

(*Bible de l'Humanité*, p. 274.)

ÉCRIVAIN

Qui écrit, écrira. On ne peut s'en empêcher, c'est une maladie.

(*Histoire*, XVI, p. 316.)

COMIQUE

On revit, comme au Colisée, de misérables esclaves porter à travers les bêtes, non rassasiées, non assoupies, mais furieuses, atroces, avides, le pauvre petit dépôt de la vérité proscrire, l'œuf fragile qui pouvait sauver le monde, s'il arrivait à l'autel.

D'autres riront... malheur à eux !... Moi, je ne rirai jamais à la vue de ce spectacle... Cette farce, ces contorsions, pour donner le change aux monstres aboyants, pour amuser ce peuple indigne, elles me percent de douleur... Ces esclaves que je vois passer là-bas sur l'arène sanglante, ce sont les rois de l'esprit, les bienfaiteurs du genre humain... O mes pères, ô mes frères, Voltaire, Molière, Rabelais, amis chéris de ma pensée, est-ce donc vous que je reconnais, tremblants, souffreteux, ridicules sous ce triste déguisement ? Génies sublimes, chargés de porter le dépôt de Dieu, vous avez donc accepté, pour nous ce difforme martyre, d'être les bouffons de la peur ?

(*Révolution*, I, p. 76.)

BOURGEOISIE (Révélée par la littérature.)

Ceux qui priment dans cette commune devenue une ville muette, obscur petit trou de province, ce sont sans nul doute les hommes du roi, les gens de la justice et des finances royales, M. le lieutenant du bailli, du sénéchal, etc. Voilà les coqs de ce fumier, ceux qui marchent la tête haute et qui tiennent le haut du pavé, dans les boueuses petites rues. Tout se fera à leur exemple. Quel est l'esprit, quelles sont les mœurs de cette bourgeoisie ? Timides, honnêtes, répondent nos modernes historiens. Effrontées, débridées, répondent les vieilles histoires et les monuments juridiques. Consultez un de ceux-ci, cent fois plus riche et plus fécond que toutes les gazettes des tribunaux : je parle des trois cents registres du Trésor de Chartres, spécialement les lettres de grâce. Vous trouverez là les mœurs que les fabliaux indiquaient, et les Villon, et les Basselein, et les Régnier, et jusque sous Louis XIV, les curieux mémoires de Fléchier. Ces naïves archives de la bourgeoisie nous la montrent sans chemise, sans pudeur et par le dos. On y voit toute la bassesse d'une société fondée sur l'imitation fidèle de Patelin, de Grippeminaud, du procureur du magistrat, qui le soir mange avec les filles les épices du matin et les profits de la potence.

(*Introduction, Renaissance*, p. 32.)

IRRITABILITÉ DES ARTISTES

C'est un fait trop peu remarqué, mais qui fait bien comprendre bien des choses : plusieurs de nos terroristes furent des hommes d'une sensibilité exaltée, malade, qui ressentirent cruellement les maux du peuple, et dont la pitié tourna en fureur.

Ce remarquable phénomène se présentait principalement chez les hommes nerveux, d'une imagination faible et irritable, chez les artistes en tous genres; l'artiste est un homme-femme. (En note : Je veux dire un homme complet qui, ayant les deux sexes de l'esprit, est fécond; toutefois, presque toujours avec prédominance de la sensibilité irritable et colérique.) Le peuple, dont les nerfs sont forts, suit cet entraînement; mais jamais, dans les premiers temps, il ne donnait l'impulsion. Les violences partaient du Palais-Royal, où dominaient les bourgeois, les avocats, les artistes et gens de lettres.

(*Révolution*, I, p. 282.)

II. — ANTIQUITÉ

SOPHOCLE

L'art exigeait une tragédie plus lyrique et plus dramatique, d'un nœud plus compliqué et le retint inquiet. C'était le terrain de Sophocle.

C'est ce que le théâtre grec, disons mieux, le théâtre, a produit de plus fort. Shakespeare, avec tant de ressorts et d'effets variés, de magiques et profondes complications, n'a point dépassé cet art-là, de simplicité formidable, qui se passe d'être ingénieux, qui, sans subtilités, sans ambages, vous prend d'autant plus fort, vous serre et vous étrecit.

(*Bible de l'Humanité*, p. 253.)

PLATON

Platon, dans ce long jeu d'esprit qu'il appelle la *République*...

(*Bible de l'Humanité*, p. 190.)

HOMÈRE

Je l'ai dit : du sourire était né tout le monde grec, en son bel équilibre de fantaisie et de critique, d'une part le gracieux génie qui lui faisait ses dieux, d'autre part, l'ironie légère (tout instinctive et se connaissant peu) qui pourtant tenait l'âme étonnamment sereine, libre des dieux, libre du sort.

Ce sourire apparaît sur les marbres d'Egine. On se tue en riant. « Hasard ? pourrait-on dire, impuissance d'un art malheureux ? La même expression est, cependant marquée dans vingt endroits de l'*Iliade*. Le sang y coule à flots, mais les héros s'arrêtent volontiers pour causer. Il y a de grandes colères, de haine aucune. Achille explique obligeamment à Lyncoln, qui lui demande la vie, pourquoi il le tuera. Il l'a déjà fait prisonnier et il a échappé; il le retrouve toujours. Patrocle est mort. « Et moi-même », dit-il, « est-ce que je ne dois pas mourir jeune ?... Donc meurs, ami ! »

Voilà un trait tout primitif. Parmi beaucoup de choses surajoutées, l'*Iliade* garde en général ce caractère d'âpre jeunesse. Ce n'est pas l'aube de la Grèce, mais c'est encore la matinée. L'air est vif. Une forte sève se

sont partout. Verte est la terre, le ciel bleu. Un vent de printemps agite les cheveux des héros. On lutte, on meurt, on tue. On ne hait pas. On ne pleure guère. Il y a la sérénité haute d'un âge fier qui flotte sur la vie.

(Bible de l'Humanité, p. 177.)

III. — LITTÉRATURE ANGLAISE

LITTÉRATURE ANGLAISE

La liberté sans Dieu, l'héroïsme impie, en littérature l'école satanique, annoncée dès la Grèce dans le *Prométhée* d'Eschyle, renouvelé par le doute amer d'Hamlet, s'idéalise elle-même dans le Satan de Milton. Elle s'écrie avec lui : *Moi, sois mon bien !* Mais elle retombe avec Byron dans le désespoir : *Bottom less perdition.*

Pour l'Angleterre, sa pensée est constatée par son invariable prédilection pour les trois poètes que j'ai nommés. Sa poésie a trois actes : le doute, le mal et le désespoir. Shakespeare ouvre la terrible trilogie. Dès que l'Angleterre se reconnaît, après les guerres de France, celle des Roses, et la réforme, son premier cri est une amère ironie sur ce monde. Shakespeare réfléchit l'univers, moins Dieu. Placée aux extrémités de l'Occident, l'Angleterre a moins ressenti qu'aucun peuple le souffle oriental. Sa littérature est la plus occidentale, la plus héroïque, c'est-à-dire la plus vouée à l'orgueil du moi.

(Histoire et Philosophie, p. 210.)

Ce grand peuple anglais, parmi tant de bonnes et solides qualités, a un vice qui gâte ces qualités mêmes. Ce vice immense, profond, c'est l'orgueil. Cruelle maladie, mais qui n'en est pas moins leur principe de vie, l'explication de leurs actes. Chez eux, vertus et crimes, c'est presque toujours orgueil; leurs ridicules aussi ne viennent que de là. Cet orgueil est prodigieusement sensible et douloureux; ils en souffrent infiniment, et mettent encore de l'orgueil à cacher ces souffrances. Toutefois, elles se font jour; la langue anglaise en possède les deux mots expressifs de *désappointement* et *mortification*. (En note : Nous leur devons ces mots. Celui de mortification était, il est vrai, employé partout dans la langue ascétique; il s'appliquait à la pénitence volontaire que fait le pécheur pour dompter la chair et apaiser Dieu; ce qui est, je crois, anglais, c'est de l'avoir appliqué aux souffrances très volontaires de la vanité, de l'avoir fait passer de la religion de Dieu à celle du moi humain.) Cette adoration de soi, ce culte intérieur de la créature pour elle-même, c'est le péché qui fit tomber Satan, la suprême impiété. Voilà pourquoi, avec tant de vertus humaines, avec ce sérieux, cette honnêteté extérieure, ce tour biblique, nulle nation n'est plus loin de la grâce. C'est le seul peuple qui n'ait pu revendiquer l'*Imitation de Jésus*; un Français pouvait écrire ce livre, un Allemand, un Italien, jamais un Anglais. De Shakespeare à Milton, de Milton à Byron, leur belle et sombre littérature est sceptique, judaïque, satanique, pour résumer, antichrétienne. Les Indiens de l'Amérique, qui ont souvent tant de pénétration et d'originalité, disaient à leur manière : « Le Christ, c'était un Français que les Anglais crucifièrent à Londres. Ponce-Pilate était un officier au service de la Grande-Bretagne. » (En note : Je ne me rappelle pas avoir

vu le nom de Dieu dans Shakespeare : s'il y est, c'est bien rarement, par hasard et sans l'ombre d'un sentiment religieux. Le véritable héros de Milton, c'est Satan. Quant à Byron, il n'a pas trop repoussé le nom de chef de l'école satanique que lui donnaient ses ennemis; ce pauvre grand homme, si cruellement éprouvé par l'orgueil, n'eût pas été fâché, ce semble, de passer pour le diable en personne.)

(Histoire, VI, p. 269.)

IV. — LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les produits matériels de la France, les résultats durables de son travail, ne sont en rien en comparaison de ses produits invisibles. Ceux-ci furent le plus souvent des actes, des mouvements, des paroles et des pensées. Sa littérature écrite (la première selon moi) est loin, bien loin au-dessous de sa parole, de sa conversation brillante et féconde.

(Peuple, p. 270.)

LANGUE FRANÇAISE

Aux pires siècles du moyen âge, quand tous, peuple et barons, chantaient les mêmes chants et le *Dies Irae*, et le chant de Roland; il y avait certes de dures différences sociales, pourtant quelque unité d'esprit. Vers le ^{xii}^e siècle, les hautes classes voulant des chants à elles, une littérature raffinée, le clergé a gardé le peuple et s'est couché dessus, se chargeant seul de lui. Malheur à qui y eût touché! Ce nourricier, comment l'a-t-il nourri? De latin qu'il ne comprend plus; d'abstractions byzantines qu'Aristote n'aurait pas comprises. Cependant, par en haut, les grands, nobles ou riches, allaient, de plus en plus subtils; par en bas, morne, abandonné restait le peuple. La distance a grandi toujours, la malveillance aussi. Pas un mot de la langue commune, pas un chant vraiment populaire. La musique, qui relie tout en Allemagne, est nulle ici. Quel paysan connaît Molière? Et que connaît-il? Rien du tout.

(Introduction, Renaissance, p. 71, 72.)

LANGUE FRANÇAISE (xvii^e siècle.)

Adieu le gaulois. Salut au français.

La belle forte langue du ^{xvi}^e siècle, qui si souvent vibre du cœur, était pu peu pédante. Elle s'accrochait dans les plis de sa robe, se retardait dans les aspérités (pittoresques, admirables) dont elle est hérissée. Ce n'était pas la langue de gens pressés, de gens d'affaires, de combattants qui visent à frapper vite, et ne demandent à la parole que vigueur et célérité.

C'est là le sérieux de la Fronde. Elle ne laisse nul résultat visible, palpable, matériel. Elle laisse un esprit, et cet esprit, logé dans un véhicule invincible, ira, pénétrera partout.

Elle a fait, pour l'y mettre, une étrange machine, la nouvelle langue française.

Cette langue a subi comme une transformation chimique. Elle était solide, et devient fluide. Peu propre à la circulation, elle marchait d'une allure rude et forte. Mais voici que, liquéfiée, elle court légère, rapide et chaude,

admirablement lumineuse ! Si quelques capricieux (des Montesquieu, des La Bruyère) en exploitent surtout l'étincelle, le grand courant, facile et pur, n'en va pas moins d'une fluidité continue, de Retz en Sévigné, et de là en Voltaire.

La Fronde a fait cette langue. Cette langue a fait Voltaire, le gigantesque journaliste. Voltaire a fait la presse et le journalisme moderne.

Mais faut-il dire que cette puissance soit celle d'une langue nationale ? Non, c'est la langue européenne, acceptée par la diplomatie de tous les peuples, reine hier par Voltaire et Rousseau, et aujourd'hui si absolue, que les autres langues vaincues subissent peu à peu sa grammaire.

Ce terrible engin d'analyse éclaire tout, dissout tout et peut tout mettre en poudre, broyer tout, formalisme, lois, dogmes et trônes. Son nom, c'est : *La raison parlée*.

Un si fort dissolvant que je ne suis pas sûr que même, pendant le beau et solennel récitatif de Bossuet, on n'ait pas ri sous cape. La France était, n'était pas dupe. Les deux choses sont peut-être vraies, et pourraient bien se soutenir. L'enfant est grave en berçant sa poupée (sincère même), la baise et l'adore, mais il sait bien qu'elle est de bois.

Fatalité de la lumière ! Elle va pénétrant par cette maudite langue française qu'on n'arrêtera pas. Plus d'asile aux ténèbres. Plus de mystère et plus de sanctuaire obscur. La *Nuit divine* (d'Homère) est supprimée. Une telle langue, c'est la guerre aux dieux.

(*Histoire*, XIV, p. 360-361.)

V. — MOYEN AGE

TREIZIEME SIECLE

Le xiii^e siècle est un siècle littéraire. Et vous croiriez qu'à ce titre un sentiment de sobriété élégante lui fera resserrer le détail et condenser les idées. C'est tout le contraire. La pensée maigre est étouffée sous les rimes accumulées. L'expansion immodérée, l'étalage des mots, l'amplification, sentent partout le collège. Au xii^e siècle, les poèmes étaient courts et se chantaient ; c'étaient des chants, des *chansons* comme dit leur titre.

Au xiii^e siècle, on ne songe plus à l'oreille, mais plutôt aux yeux. On écrit pour le cabinet. La rhétorique fleurit ; une rhétorique verbeuse, intarissable qui, de deux ou trois mille vers qu'avait le poème original, vous en fait vingt ou trente mille. Comment s'en étonner ? Ces auteurs sont des chapelains, des scribes, assis dans la cour d'un château, ou bien ce sont des jongleurs qui deviennent déjà des marchands, une espèce de libraires qui vendent les vers au nombre et les manuscrits au poids.

(Introduction, *Renaissance*, p. 25.)

CHANSONS DE GESTE

Qu'on n'espère pas me faire accroire que le jongleur mercenaire qui chante au xiii^e siècle, que le chapelain domestique qui écrit au xiii^e soient les auteurs de pareils chants. Dans le plus ancien qui nous reste, la sublime *Chanson de Roland*, quoique nous ne l'ayons encore que dans sa forme féodale, j'entends la forte voix du peuple et le grave accent du héros.

(Introduction, *Renaissance*, p. 22.)

PATELIN (Farce de.)

L'œuvre saillante du xv^e siècle, la forte et vive formule qui le révèle tout entier, le perce de part en part, c'est la farce de Patelin... Fait pour un âge de fripon, *Patelin* en est le Roland, la *Marseillaise* du vol.

(Introduction, *Renaissance*, p. 93.)

FABLIAUX

C'est la plaie du moyen âge. C'est que tous s'y moquent de tous. Tout est louche et rien n'est net; tout y peut sembler ridicule. Les formes bâtarde abondent, et du plus haut au plus bas. La création tardive qui ferme le moyen âge, le bourgeois mi-parti de l'homme inférieur des villes et jouant le petit noble, avec des mains de paysans, des épaules de forgeron, est devant l'homme de cour ce qu'est l'oie devant le cygne.

Riez donc, bon vieux temps joyeux; riez, plaisants fabliaux; amusez-vous de votre honte.

La gaieté d'Aristophane n'est point basse; elle élève encore. Lorsque devant le peuple souverain le peuple juge, qui tous les jours juge à mort, l'intrépide satirique met en scène le *Bonhomme Peuple*, dont ses favoris se moquent, cela est hardi et grand. La farce du moyen âge attriste plutôt; je ne lui vois que trois gaietés, la potence, la bastonnade et le cocu; mais celui-ci, cocu par force, est trop malheureux pour rire.

(Introduction, *Renaissance*, p. 29.)

VI. — XVI^e SIÈCLE

Génération trop confiantes dans les forces collectives qui font la grandeur du xix^e siècle, venez voir la source vive où le genre humain se retrempe, la source de l'âme, qui sent que seule elle est plus que le monde et n'attend pas du voisin le secours emprunté de son salut.

Le xvi^e siècle est un héros.

(Introduction à la *Renaissance*, X, p. 15.)

Les deux écrivains du siècle : l'immense, le fécond Rabelais, le fort, le lumineux Calvin.

(*Histoire*, X, p. 7.)

RABELAIS

Quel homme et qu'était-il ? Demandez plutôt ce qu'il n'était pas. Homme de toute étude, de tout art, de toute langue, le véritable *Pan-curgos*, agent universel dans les sciences et dans les affaires, qui fut tout et fut propre à tout, qui contint le génie du siècle et le déborda à tout instant.

(*Histoire*, X, p. 354.)

RABELAIS ET DANTE

Il serait ridicule de comparer le *Gargantua* et le *Pantagruel* à la *Divine Comédie*. L'œuvre italienne inspirée, calculée, merveilleuse harmonie, sem-

ble ne comporter de comparaison à nulle œuvre humaine. Toutefois, ne l'oublions pas, cette harmonie est due à ce que Dante, si personnel dans le détail, s'est assujéti dans l'ensemble, dans la doctrine, la composition même, à un système tout à fait, au système de la théologie. Il va vers l'infini, mais de droite, de gauche, soutenu, limité, par deux murs de granit, dont l'un est saint Thomas, l'autre la tradition très fixe du mystère des trois mondes, joué partout en drame avant d'entrer dans l'épopée.

Répétons donc pour Dante ce que nous disions pour les deux autres. Il regarde vers le passé. Si sa force indocile échappe parfois vers l'avenir, c'est comme malgré lui, par des hasards sublimes de génie et de passion, par un égarement de son cœur.

Directement contraire est la tendance de Rabelais. Il cingle à l'Est, vers les terres inconnues.

(Histoire, X, p. 355.)

RABELAIS (Education.)

Il croit contre l'âge moderne, contre les raisonneurs, les critiques, Montaigne et Rousseau, que l'éducation ne doit pas commencer par être raisonneuse et critique. Rousseau, Montaigne, tout d'abord, mettent leur élève au pain sec, de peur qu'il ne mange trop. Rabelais donne au sien toutes les bonnes nourritures de Dieu; la nature et la science l'allaitent à pleines mamelles; il comble ce bienheureux berceau des dons du ciel et de la terre, le remplit de fruits et de fleurs.

On dira que cette éducation est trop riche, trop pleine, trop savante. Mais l'art et la nature y sont pour charmer la science. La musique, la botanique, l'industrie en toutes ses branches, tous les exercices du corps, en sont le délassement. La religion y naît du vrai de la nature pour réchauffer et féconder le cœur. Le soir, après avoir ensemble, maître et disciple, résumé la journée, « ils alloient en pleine nuit, au lieu de leur logis le plus découvert, voir la face du ciel, observant les aspects des astres. Ils prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense. Et, lui rendant grâce de tout le temps passé, se recom-mandoient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, entroient en leur repos. »

Cette éducation porte fruit. Gargantua n'a pas été formé seulement pour la science. C'est un homme, un héros. Il sait défendre son père et son pays. Il est vainqueur, parce qu'il est juste, et courageux avant l'esprit de paix.

(Histoire, XII, p. 360-361.)

RABELAIS (Idéal moral.)

L'idée moral de l'auteur, un idéal de paix et de justice, de douceur, d'humanité, est-il complet, est-il précis? Non, il ne pouvait l'être. Nulle éducation n'est solide, nulle n'est orientée et ne sait son chemin, si d'abord elle ne pose simplement, nettement son principe religieux et social. Rabelais ne l'a pas fait, pas plus que Montaigne, Fénelon, ni Rousseau. Son idéal n'est autre que le leur, l'honnête homme, celui qu'accepte aussi Molière. Idéal faible et négatif, qui ne peut faire encore le héros et le citoyen.

Ce grand esprit avait donné du moins un beau commencement, un noble essai d'éducation, une lumière, une espérance. L'exigence des temps, l'urgence de la révolution, demandait autre chose.

Rousseau élève un gentilhomme. Rabelais élève un roi, un bon géant. Et le peuple, qui se charge de l'élever?

(Histoire, XII, p. 363.)

RABELAIS (Langue.)

La langue française apparut dans une grandeur, une majesté qu'elle n'a jamais eue; ni avant, ni après. On l'a dit justement : ce que Dante avait fait pour l'italien, Rabelais l'a fait pour notre langue. Il a employé et fondu tous les dialectes; les éléments de tout siècle, et de toute province que lui donnait le moyen âge, en ajoutant encore un monde d'expressions techniques que fournissent les sciences et les arts. Un autre succomberait à cette variété immense. Lui, il harmonise tout. L'antiquité, surtout le génie grec, la connaissance de toutes les langues modernes, lui permettent d'envelopper et dominer la nôtre.

Majestueux spectacle. Les rivières, les ruisseaux, de cette langue, reçus, mêlés en lui comme en un lac, y prennent un cours commun et en sortent encore épurés. Il est, dans l'histoire littéraire, ce que, dans la nature, sont les lacs de Suisse, mers d'eau vive qui, dans les glaciers, par mille filets, s'y réunissent pour en sortir un fleuve et s'appeler Reuss, ou le Rhône, ou le Rhin.

(Histoire, X, p. 355.)

GARGANTUA

Quel livre ? le sphinx ou la chimère, un monstre à cent langues, un chaos harmonique, une farce de portée infinie, une ivresse lucide à merveille, une folie profondément sage.

PANTAGRUEL

Le procédé de Rabelais est justement celui de Paracelse. Pour guérir le peuple, il s'adresse au peuple, lui demande ses recettes; pas un remède de berger, de juif, de sorcier, de nourrice, que Paracelse ait dédaigné. Rabelais a même recueilli la sagesse au courant populaire des vieux patois, les dictons des proverbes, des farces d'étudiants dans la bouche des simples et des fous.

Et, à travers ces folies, apparaissent dans leur grandeur et le génie du siècle et sa force prophétique. Où il ne trouve encore, il entrevoit, il promet, il dirige. Dans la forêt des songes, on voit sous chaque feuille des fruits que cueillera l'avenir. Tout ce livre est le rameau d'or.

Le prophète joyeux qui semble aller flottant comme un homme ivre, marche très droit; qu'on y regarde bien. Dans sa course fortuite en apparence, il touche justement et saisit les essentiels qui dominent tout : *L'exaltation de la vie*, l'impatience de l'homme pour se donner l'ivresse d'un moment et l'infini des rêves, est signalée par le bizarre éloge du Pantagruélion. Dans l'amortissement des temps éternels qui vont suivre, un grand et sombre phénomène qui doit commencer bientôt, l'invasion des spiritueux.

Dans la science, le fait supérieur qui les résume tous relie les découvertes et constitue l'ensemble comme tout harmonieux, *la circulation de la vie*, la solidarité de l'être, l'infatigable échange qu'il fait de ses formes diverses, les emprunts mutuels dont s'alimentent les forces vivantes, tout cela est dit au passage capital du *Pantagruel*, dans une magnifique ironie. Mes dettes ! dit Panurge, on me reproche mes dettes ! Mais la nature ne fait rien autre chose; elle s'emprunte sans cesse, se paye pour s'emprunter encore, etc.

L'ouvrage, comme on sait, est un pèlerinage vers l'oracle de la lumière. Deux énigmes poursuivent les pèlerins sur tout le chemin; elles reviennent partout en vives satires : l'une, c'est la *justice*, la mauvaise justice

du temps, stigmatisée de cent façons; l'autre, c'est le mariage, *la femme*, ce nœud essentiel des mœurs et de la vie.

La loi, la grâce, la justice et l'amour, c'est bien là en effet la double énigme qui contient tout le reste, le problème profond de ce monde. Le grand rieur le pose. Nul génie ne l'eût résolu. Le temps seul, de ce livre obscur, permet à chaque siècle d'épeler une ligne.

Le xvr^e siècle est admirable ici. Il sent que tout tient à tout.

RABELAIS (Prophète.)

« Suis la nature. » Le mot des stoïciens fut l'adieu de l'Antiquité. « Reviens à la nature »; c'est le salut que nous adresse la Renaissance, son premier mot. Et c'est le dernier mot de la raison.

Mot que le grand prophète Rabelais traduisit ainsi : « Fondez la foi profonde. »

(Histoire, IX, p. 383.)

MONTAIGNE

Pour ma part, ma profonde admiration littéraire pour cet écrivain exquis ne m'empêchera pas de dire que j'y trouve, à chaque instant, certain goût nauséabond, comme d'une chambre de malade où l'air peu renouvelé s'empreint des tristes parfums de la pharmacie. Tout cela est *naturel*, sans doute; ce malade est *l'homme de la nature*, oui, mais dans ses infirmités. Quand je me trouve enfermé dans cette *librairie* calfeutrée, l'air me manque. Hélas! où est mon ami, où est le bon Pantagruel. Le géant qui m'avait fait respirer d'un si grand souffle? Où est le rieur sublime qui, dans les sermons de Panurge, m'associa à la libre circulation de la nature? J'appellerais volontiers le frère des Entommeures pour secouer ce gentilhomme du poing de Gargantua.

(Histoire, XII, p. 319.)

MARGUERITE DE NAVARRE

Elle était, comme bien des femmes, fort paisible de tempérament. Mauvais poète, charmant prosateur, c'était un esprit délicat, rapide et subtil, ailé, qui volait à tout, se posait sur tout, n'enfonçant jamais, ne tenant à la terre que du bout du pied. Il faut pourtant excepter le galimatias mystique du temps, où, sur les pas de Briçonnet, son pesant guide spirituel, il lui arriva souvent d'alourdir ses ailes légères. Que cette mysticité l'ait gardée, je ne le crois pas, au contraire, c'est une des voies par lesquelles on va le plus vite à la chute. Ce qui la garantit bien mieux, ce fut le rire, la légère ironie, la douce malice, qu'elle opposait aux soupirants.

(Histoire, X, p. 153-154.)

VII. — XVII^e SIÈCLE

FÉNELON

Quelque peu chrétien qu'on puisse être, la rougeur monte au front quand on lit (*Education des Filles*) Fénelon qui indique comme histoire *agréable* la descente du Saint-Esprit. — Agréable, dit-il, ainsi que les légendes de saint Paul et de saint Étienne. — On voit là combien peu il sent la gravité des choses, leur importance relative. Triste siècle, celui où un tel homme montre une telle pauvreté de cœur! Il ne sent rien du tout de ce

moment unique, où la flamme descend, où les langues de feu viennent pour délivrer la parole. Moment tel qu'il excède de grandeur le christianisme, l'a précédé, le suit, lui survivra.

Chez cet aimable abbé, chargé, à vingt-cinq ans (!), de convertir, diriger, confesser les jeunes protestantes, une chose fait froid, c'est que nulle part il ne nous montre la mère. C'est lui qui est la mère, une fausse mère, ni femme, ni homme, chargé de mener l'enfant tout doucement à l'enterrement monacal qui est son sort probable. Les temps sont durs, et les maris rares, surtout le mari riche qu'il souhaite et conseille. Elle sera religieuse. Pour cela, il vaut mieux qu'elle ne sache pas grand'chose. Il lui demande fort peu d'instruction, pourtant un peu de procédure, pour le cas où elle aurait des biens à administrer.

Ah ! *Jésule ! Jésule !* mon pauvre ami, que tu es rétréci, timide ici devant le monde, décent, poli et convenable !

Il dit des filles : « Elles naissent artificieuses. » Lui-même il est bien fille dans ces petites ruses qu'il conseille pour diriger l'enfant, le tromper dans son intérêt.

Avec cela le livre est fort joli, plein de choses fines et de bon goût, de petite sagesse mondaine, mais triste, profondément triste. Et derrière, un fond sec...

(*Nos Fils*, p. 153-154.)

CORNEILLE (Médée.)

« Que vous reste-t-il ? — Moi. Ce moi n'était que le duel.

Précisément la chose que le ministre poursuivait, punissait de mort.

Comment ce pauvre juge de Rouen, fonctionnaire craintif, bourgeois de mœurs et d'habitudes, s'emporta-t-il à cet excès d'audace ? Et fut-ce bien le vieux secrétaire de la reine mère qui fit cette malice de relever par là nos ennemis les Espagnols ? Non, à coup sûr. Il y a une autre explication, meilleure, je crois. C'est que Corneille était dans un moment où les hommes ne se connaissent plus, et font parfois, sans savoir ce qu'ils font, de sublimes imprudences. Il aimait, aimait sans espoir. Sans cette folie-là, il n'eût jamais fait l'autre.

(*Histoire*, XIV, p. 164.)

CORNEILLE ET RICHELIEU

Corneille allait de crime en crime. Pas une de ses pièces qui n'eût l'effet d'une conspiration. *Horace*, quoique dédiée au cardinal, fut avidement saisie par les Romains de la grand'chambre et les Brutus de la basoche. *Cinna*, la *Clémence d'Auguste*, sous cet homme inclement, parut une sanglante satire. *Polyeucte* fut présentée au moment où le ministre venait de mettre à la Bastille le Polyeucte janséniste, l'abbé de Saint-Cyran.

(*Histoire*, XIV, p. 167.)

VIII. — XVIII^e SIÈCLE

ROUSSEAU

Ce puissant ouvrier, ce grand metteur en œuvre, qui eut certainement plus de talent que d'invention, méritait-il ce succès incroyable, le plus beau qu'homme eut jamais ? Nous ne dirons pas non ; nous ajournerons nos censures sur ses hésitations, ses reculs du jour à la nuit. Nous dirons

plutôt oui. Il est sûr que ce grand coup d'art, cet état littéraire incroyable était mérité... Il partit d'un élan héroïque, d'une sublime crise de cœur.

(*Nos Fils*, p. 172.)

Le cœur de la France bat fort, à cette époque. L'émotion, depuis Rousseau, a été croissant. Sentimentale d'abord, rêveuse époque d'attente inquiète, comme une heure avant l'orage, comme dans un jeune cœur l'amour vague, avant l'amant. Souffle immense en 89, et tout cœur palpite... Puis 90, la Fédération, la fraternité, les larmes... En 91, la crise, le débat, la discussion passionnée. Mais, partout, les femmes, partout, la passion individuelle dans la passion publique; le drame privé, le drame social vont se mêlant, s'enchevêtrant; les deux fils se tissent ensemble; hélas! bien souvent, tout à l'heure, ensemble ils seront tranchés!

(*Révolution*, III, p. 72.)

Le jour où la liberté, la raison sortent du raisonnement et descendent à la nature, au cœur (et le cœur du cœur, c'est la femme) tout est fini. Tout l'artificiel est détruit.... Rousseau, nous le comprenons, tu avais bien raison de dire : « Revenez à la nature! »

Une femme se bat à la Bastille. Les femmes font le 5 octobre... Je revois au ciel ma jeune lueur où j'espérais si longtemps, la lumière de Jeanne d'Arc... Que m'importe que de fille elle soit devenue un jeune homme, Hoche, Marceau, Joubert, ou Kléber!

(*Révolution*, I, p. 127-128.)

LE PEUPLE ET ROUSSEAU

L'abstraction et le romanesque, deux barrières entre Rousseau et le peuple.

Le peuple veut rire ou pleurer. Rousseau n'a sur lui ni l'une ni l'autre action.

(*Etudiant*, p. 178.)

DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ

Sinistre paradoxe directement hostile aux amis de Rousseau, aux encyclopédistes, à tous ceux qui voulaient éclairer et améliorer.

(*Histoire*, XVIII, p. 275.)

NOUVELLE HÉLOÏSE

Le mépris de la sagesse, la haine du libre arbitre, le renoncement à l'action, voilà l'enseignement de Julie.

« Quel est le plus heureux au monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées? L'ivresse a ses plaisirs, disiez-vous. Eh bien! ce délire en est une. »

Elle recueille le fruit du délire, de l'ivresse, qui est d'oublier, d'ignorer, de se perdre de vue soi-même, d'apaiser sa conscience.

Mes réflexions ne sont ni amères, ni douloureuses. Mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte. J'ai des regrets, et non des remords. Pente admirable, rapide. Elle ne se croit pas quêtiste. Elle rit de M^{me} Guyon.

Mais M^{me} Guyon elle-même a-t-elle dit davantage ? On s'enfoncé, non sans volupté, au fond de ce demi-sommeil ! Le souvenir, s'il n'est pas douloureux, devient très doux, et Molinos nous apprend qu'on jouit de la honte même.

Le demi-jour de l'ivresse, l'éloignement pour la lumière, pour la raison, met encore Julie sur une autre pente. La lecture, l'examen des Ecritures, ces libertés protestantes, ne lui iront pas longtemps. Il lui faut, dit-elle, *un culte grossier*. Par là je me dérobe aux fantômes d'une raison qui s'égare (Livre V, lettre V). Et là Rousseau est curieux. Dans une note équivoque, il loue, blâme les catholiques ; au total, il les loue plutôt.

Par cette femme adorée, par la belle bouche de Julie, nous reviennent toutes les sottises que Voltaire a pulvérisées dans ses réponses à Pascal trente années auparavant (1734). Et tout cela nous arrive dans cette forme séduisante qu'on ne peut pas repousser. Aux censeurs, on répondrait : « Laissez donc, ce n'est qu'un roman, c'est la langueur passionnée d'une femme qui se croit guérie et qui meurt encore d'amour. » Oui, laissez.. Et tout à l'heure, ce qui passa dans l'abandon, l'amour des molles rêveries, la haine des philosophes, bref la réaction chrétienne, va revenir formulé !

(Histoire, XIX, p. 63.)

ROUSSEAU (Education.)

Initiation, éducation, gouvernement, trois mots synonymes. Rousseau entrevit cela, quand, parlant des cités antiques, de la foule des grands hommes qu'a donnée cette petite ville d'Athènes, il dit : « C'étaient moins des gouvernements que les plus féconds systèmes d'éducation qui aient été jamais. » Malheureusement le siècle de Rousseau, n'invoquant que la *raison* réfléchie, analysant peu les facultés d'instinct, d'inspiration, ne pouvait voir le passage de l'une à l'autre, lequel fait tout le mystère de l'éducation, de l'initiation, du gouvernement... Dans mon petit livre du *Peuple* j'ai, autant qu'il était en moi, réclamé le droit de l'instinct, de l'inspiration contre son aristocratique sœur, la réflexion, la science raisonneuse, qui se croit reine du monde.

(Révolution, I, p. 39.)

ROUSSEAU ET ROBESPIERRE

Le grand fleuve du xvi^e siècle, coulant à pleins flots par Voltaire et Diderot, par Montesquieu et Buffon, s'arrête en quelque sorte, se fixe en plusieurs de ses résultats, se cristallise en Rousseau. Cette fixité de Rousseau est un secours et un obstacle. Ses disciples ne reçoivent plus la matière fluide et féconde ; ils la prennent de lui, en cristaux, si j'ose dire, sous formes arrêtées, inflexibles, rebelles aux modifications. Hors ces formes, au-dessus, au-dessous, ils ne connaissent rien et ne peuvent rien.

Un signe qui les condamne c'est, en admettant le dernier résultat du xvi^e siècle, d'en rejeter la grande tradition qui amena ce résultat, de ne pas voir, entre autres choses, que Voltaire n'est point opposé à Rousseau, mais son correspondant symétrique, naturel et nécessaire, que sans ces deux voix qui alternent et se répondent, il n'y eût pas eu le cœur. Pauvres musiciens, ignorants de l'harmonie, qui croient accorder la lyre en n'accordant qu'une corde. L'unité de ton, la *monotonie* au sens propre, cette chose antilittéraire, antiphilosophique, propre à stériliser l'esprit, fut pourtant, il faut l'avouer, pour Robespierre, un très bon moyen politique. Il toucha toujours la même corde, frappa à la même place. Ayant affaire à un public ému d'avance, avide, infatigable, et que rien ne rebutait, sa monotonie le rendit très fort. Il en usa en toutes choses, non dans la parole seulement, mais dans

la vie, la démarche, le costume, de sorte qu'en cet homme identique, en cet invariable habit, en cette coiffure toujours la même, en ce gilet proverbial, on lut toujours les mêmes idées, on trouva la même formule, ou plutôt que la personne tout entière apparut comme une formule qui parlait et qui marchait.

(*Révolution*, III, p. 387-388.)

FRÉRON

Fréron, fort lettré, plat et lourd, un grossier Breton de Quimper, en vingt ans expectora deux cent cinquante volumes nauséabonds (instructifs pourtant), l'*Année Littéraire*, sans compter la pituite immense de je ne sais combien de livres qu'il déposa à côté.

(*Histoire*, XIX, p. 69.)

DIDEROT

Voltaire l'appelle *Panto-phile*, amant de toute la nature, ou plutôt amoureux de tout.

Il n'est pas moins Pan-urge, l'universel faiseur. C'est un fils d'ouvrier, comme Rousseau, Beaumarchais, et tant d'autres. Langres, sa ville, fabrique de bons couteaux et, de mauvais tableaux, l'inspire aux métiers et aux arts.

De son troisième nom, qui lui va mieux encore, c'est le vrai *Prométhée*. Il fit plus que des œuvres. Il fit surtout des hommes. Il souffla sur la France, souffla sur l'Allemagne. Celle-ci l'adopta plus que la France encore, par la voix solennelle de Goethe.

Grand spectacle de voir le siècle autour de lui. Tous venaient à la file, puiser au puits de feu. Ils y venaient d'argile, ils en sortaient de flamme. Et chose merveilleuse, c'était la libre flamme de la nature propre à chacun. Il fit jusqu'à ses ennemis, les grandit, les arma de ce qu'ils tournèrent contre lui.

Il faut le voir à l'œuvre, et travaillant pour tous. Aux timides chercheurs, il donnait l'étincelle, et souvent la première idée. Mais l'idée grandiose les effrayait. Ils avaient peu d'haleine ? Il leur donnait le souffle, l'âme chaude et la vie par torrents. Comment réaliser ? S'il les voyait en peine, de sibylle et prophète, il était tout à coup, pour les tirer de là, ouvrier, maçon, forgeron ; il ne s'arrêtait pas que l'œuvre ne surgît, brusquement ébauchée, devant son auteur stupéfait. Les plus divers esprits sortirent de Diderot ; d'un de ses essais, Condillac ; d'un mot, Rousseau dans ses premiers débuts. Grimm le suçà vingt ans. De son labeur immense et de sa richesse incroyable, coula le fleuve trouble, plein de pierres, de graviers, qu'on appelle du nom de Raynal.

(*Histoire*, 369-371.)

SENSIBILITÉ

Quoi ! dira-t-on, les seigneurs étaient-ils en 89 des hommes durs, impitoyables ?

Nullement. C'étaient une classe d'hommes très mêlés, mais généralement faibles et physiquement déçus, légers, sensuels et sensibles, si sensibles qu'ils ne pouvaient voir de près les malheureux. Il les voyaient dans les idylles, les opéras, les contes, les romans qui font verser de douces larmes ; ils pleuraient avec Bernardin de Saint-Pierre, avec Grétry et Sedaine, avec Berquin, Florian ; ils ne savaient gré de pleurer, et se disaient : « je suis bon. »

(*Révolution*, I, p. 310.)

VOLTAIRE

Mon père et ma mère même, mon XVIII^e siècle, mon Voltaire, est-ce que je les ai ménagés ? J'ai rudement montré plusieurs Voltaire, pitoyable en Choiseul, et sublime en Colas. Telle est la vraie nature : elle ondule, et monte et descend. Mon seul héros, le peuple, l'ai-je flatté ? ai-je faibli pour lui ? Point du tout. J'ai montré et ses heureux élans et ses prompts rechutes. Exemple, le dégoût, l'ennui, la mollesse ou la peur, qui, après le *Chant du Départ*, saisit Paris et le fit rentrer chez lui.

(*Révolution*, VI, p. 26.)

Peu après, il acheva le livre qui reste son titre capital : l'*Essai sur les mœurs des nations*. Il ne fut jamais plus haut.

(*Histoire*, XIX, p. 40.)

HENRIADE

Rhétorique et déclamation, faux merveilleux, faiblesse et parfois platitude. Tout cela ne fait rien. Il y a dans ce poème (la pire œuvre de Voltaire) quelque chose d'aimable et de bon, qui est partout chez lui, le bon sourire malin et tendre, de son portrait du musée de Rouen. Et cela alla augmentant. Une de ses ennemies, M^{me} de Genlis, qu'il reçut à Ferney, fut surprise de voir, avec sa bouche satirique, son regard si tendre et si doux, « Le cœur même, dit-elle, de Zaïre était dans ses yeux. »

Voilà un contraste. Point du tout. La tendresse, l'esprit satirique, l'amour, la guerre ne sont point opposés. La bonté, la pitié chez quelques-uns sont violentes, et pleines d'un esprit de combat. Elles rendent impitoyable pour toute chose cruelle, pour toute idée barbare, pour tout dogme inhumain.

(*Histoire*, XVII, p. 372.)

VOLTAIRE ET ROUSSEAU

La France aura toujours deux pôles, Voltaire et Rousseau; on n'ôtera pas plus l'un que l'autre. Que sert de commencer une entreprise impossible ?

(*Révolution*, II, p. 29.)

IX. — XIX^e SIÈCLE

CHATEAUBRIAND

Vous savez, Messieurs, que le colportage répand deux sortes de choses, les unes nuisibles, profondément nuisibles, les publications obscènes ou superstitieuses; les autres inutiles, d'une littérature extrêmement subtile, je dirai presque quintessenciée, répandues à vil prix chez les paysans. Chateaubriand, pour citer le plus illustre exemple, se vend dans les campagnes; l'écrivain le plus travaillé, le plus tourmenté, le plus subtilement ingénieux, se trouve ainsi dans les mains des hommes les plus parfaitement incapables de le comprendre.

(*Etudiant*, 18.)

LAMARTINE (*Histoire des Girondins*.)

« C'est une improvisation », dit-il (Lamartine), « un livre sans consé-

quence ». Il se trompe; toute erreur de M. de Lamartine est immortelle.

M. de Lamartine, qui ne hait personne et ne comprend rien à la haine...

(*Révolution*, V, p. 235-236.)

L'ART POUR L'ART

Nous avions supporté les quinze années muettes de l'Empire, les quinze années bâtarde de la Restauration, et enfin, pour nous achever, les quinze années de *l'art pour l'art*.

(*Etudiant*, p. 10.)

BOURGEOISIE ET LITTÉRATURE (1836.)

La presse, il y a dix ans, prétendait influencer. Elle a senti, pour parler seulement de littérature, que la bourgeoisie qui lit seule (le peuple ne lit guère) n'avait plus besoin d'art. Donc, elle a pu, sans que personne s'en plaignît, réformer deux choses coûteuses, l'art et la critique; elle s'est adressée aux improvisateurs, aux romanciers en commandite, puis, gardant seulement leur nom, aux ouvriers de troisième ordre.

(*Peuple*, p. 104.)

Vu et admis à la soutenance

le 1^{er} mai 1923.

Le Doyen de la Faculté des Lettres :

F. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur :

P. APPELL.

INDEX DES AUTEURS

Abélard, 46.
Aristophane, 97.
Aristote, 95.
Barbey d'Aurévilly, 27, 29, 48, 69, 78.
Bédier (J.), 48.
Beethoven, 91.
Bernardin-de-Saint-Pierre, 26, 28, 78, 104.
Berquin, 104.
Bérulle, 65.
Boileau, 23, 24, 47, 62.
Borromée, 65.
Bossuet, 24, 37, 62, 67, 62, 67, 72, 96.
Buffon, 103.
Calvin, 52, 55, 57, 59, 97.
Carlylé, 69.
Cervantes, 38.
Chateaubriand, 78, 105.
Chompré, 22.
Clopinel, 46.
Condillac, 104.
Corneille, 24, 62, 63, 65, 67, 71, 101.
Cousin, 65.
Dante, 53, 90, 99.
Descartes, 37, 42, 63, 66.
Diderot, 79, 84, 104.
Dreux de Radier, 124.
Erasme, 16, 53.
Eschyle, 16, 94.
Epictète, 17.
Faguet, 67, 77.
Faure (E.), 11.
Fénelon, 17, 67, 69, 72, 76, 98, 100.
Fléchier, 92.
Florian, 104.
Fréron, 104.
Goethe, 82, 104.
Grimm, 104.
Homère, 16, 93, 96.
Horace, 15.
Hugo, 26.
Jansénius, 65.
La Bruyère, 61.
La Fontaine, 13, 63, 69, 71.
Lamartine, 105.
Lanson, 11, 13, 17, 46.
Levallois (J.), 10.
Locke, 8.
Luther, 57.
Malherbe, 56, 64.

Marc-Aurèle, 17.
Marguerite de Navarre, 100.
Maurras (C.), 27, 28, 29.
Milton, 94.
Molière, 47, 62, 63, 67-71, 79, 82, 91, 92, 95.
Molinos, 61.
Montaigne, 3, 22, 56, 57, 59, 63, 98, 100.
Montesquieu, 29, 30, 37, 61, 103.
Noël, 7, 25.
Pascal, 24, 37, 58, 62, 69, 72.
Platon, 5, 16, 18, 40, 93.
Plutarque, 8.
Poret, 15.
Rabelais, 38, 52, 53-55, 79, 97, 98.
Racine, 67, 69, 72.
Ranke, 65.
Raynal, 104.
Renan, 43, 57-59.
Retz, 61, 96.
Ronsard, 55-56, 64.
Rousseau (J.-B.), 13.
Rousseau (J.-J.), 9, 24, 25, 40, 42, 53, 74-81, 91, 96, 98, 101.
Sainte-Beuve, 12, 65.
Saint-Cyran, 65, 101.
Saint François de Salles, 65.
Saint-Simon, 72.
Saintsbury, 68.
Sévigné, 24, 61, 96.
Shakespeare, 16, 39, 43, 49, 63, 71, 90, 93, 94.
Sorel (Albert), 40, 43.
Sophocle, 15, 93.
Tacite, 29.
Taine, 18, 68.
Thomas d'Aquin, 13, 98.
Thucydide, 18.
Villemain, 15, 16.
Villon, 47, 48, 49, 92.
Virgile, 14, 17, 84.
Voltaire, 24, 37, 47, 53, 74, 79, 81-84, 91, 92, 96, 105.
Wells (H.-G.), 30.
Xénophon, 15, 16.
